

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME QUATRIÈME

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

PAR

D. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME QUATRIÈME

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1874



PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

DU QUATRIÈME VOLUME.

Dix années se sont écoulées entre le troisième volume de cet ouvrage et le quatrième et dernier.

Je dois aux lecteurs qui ont bien voulu témoigner quelque impatience de ce retard une courte explication.

Quand j'ai commencé à mettre la main à ce volume, la révolution de 1848 venait d'élever à la dignité de maximes d'État les plus dangereuses des doctrines du dix-huitième siècle. En remettant en honneur les erreurs de cette époque, elle avait ravivé les préventions contre ses écrivains.

Partisan très-fervent des maximes oppo-

sées, si j'avais eu l'imprudence de juger ces écrivains dans le vif de ce retour de faveur et de disgrâce, j'aurais fait de la polémique au lieu de faire de l'histoire. Vainement me serais-je efforcé de ne regarder leurs œuvres que par le côté de l'art; le philosophe invoqué par l'esprit d'anarchie m'aurait caché l'écrivain supérieur.

Je me suis donc abstenu, attendant que l'ordre, rétabli dans la société et dans les esprits, me permît de les juger, non comme des auxiliaires appelés en de mauvais jours pour des œuvres de destruction, mais comme des maîtres de l'art et comme les guides de l'esprit humain au dix-huitième siècle.

J'ignore si je les ai bien jugés; du moins j'ai la conscience qu'au moment où ces pages ont reçu leur dernière forme, il ne m'était resté aucun ressentiment de l'usage qu'on avait fait des erreurs de ces écrivains contre les vérités conservatrices de la société humaine.

Cependant, pour J.-J. Rousseau en parti-

culier, je sens que l'apaisement qui s'est fait en moi n'a guère modifié mes sentiments, et j'ai eu fort peu à changer, quant au fond, au chapitre qui lui est consacré, le plus anciennement écrit de ce volume. Rousseau a deux défauts pour lesquels je ne suis pas près de devenir endurant : c'est l'esprit de chimère et la déclamation. Fénelon lui-même n'a pas pu me faire aimer l'esprit de chimère, quoique chez lui le rêve de la perfection vienne du cœur plutôt que de la tête, et que sa vie ait été aussi pure que son idéal. Combien dois-je en être plus choqué dans J.-J. Rousseau, chez qui l'esprit de chimère vient d'une tête par moment troublée, et dont la vie a si violemment contredit les maximes !

La déclamation ne m'est guère moins antipathique que l'esprit de chimère dont elle est la sœur. Elle est le tour d'esprit de Rousseau, et c'est en cherchant la déclamation qu'il rencontre la grande éloquence.

J'ai dit la principale cause qui a retardé l'achèvement de cet ouvrage. S'il y en a eu

d'autres, le lecteur n'a pas à s'en soucier. Qu'un livre ait été écrit dans le contentement ou dans la peine, qu'il soit sorti d'un esprit tranquille, ou que chaque page en ait été disputée à des préoccupations douloureuses, peu lui importe. C'est à l'écrivain à se rendre assez maître de sa vie pour remplir son devoir envers le public et la vérité.

Mai 1861.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE.

LIVRE QUATRIÈME.



CHAPITRE PREMIER.

Guerre contre l'antiquité classique et l'antiquité chrétienne. — § I. Les trois campagnes contre les anciens. — Desmarets de Saint-Sorlin. — § II. Charles Perrault. — § III. Houdard de Lamotte. — Le type du spécieux. — § IV. Rôle de Fontenelle dans la guerre contre les anciens. Le bon et le mauvais Fontenelle. — § V. Guerre contre l'antiquité chrétienne. — Lamotte-Le Vayer. — Pascal. — Huet. — Bayle. — § VI. Effets du mépris des deux antiquités sur la littérature du dix-huitième siècle.

S'il est vrai que la perfection de l'esprit français au dix-septième siècle ait consisté dans son intime union avec les deux antiquités païenne et chrétienne, le jour où cette union sera rompue, ce jour-là verra l'esprit français déchoir, et le temps sera passé des œuvres parfaites. Quoi ! déjà la décadence ? Otons le mot, si l'on veut. Mais sachons voir la chose. Il vaut mieux y croire pour en avoir peur, que la nier

et en être envahi. Appelons d'un autre nom le changement qui s'accomplit dans les lettres au dix-huitième siècle, soit! pourvu que ce ne soit pas le nom de progrès, et que les gains ne nous ferment pas les yeux sur les pertes.

§ I.

LES TROIS CAMPAGNES CONTRE LES ANCIENS. — DESMARETS DE SAINT-SORLIN.

La guerre aux deux antiquités commença dès le dernier tiers du seizième siècle. Plusieurs années avant Perrault, Homère avait été traité comme Aristote. Le scepticisme existait avant Bayle. Chose étrange, ou plutôt chose humaine, c'est dans le plus grand éclat de ces deux lumières, à la veille d'*Athalie* et du *Discours sur l'histoire universelle*, que se préparait contre les deux antiquités une double insurrection.

L'esprit de réhabilitation, qui est une des justices et peut-être une des faiblesses de ce temps-ci, a essayé de relever les adversaires d'Homère du ridicule qui s'attache à leurs noms. On a vu dans cette querelle la cause du progrès, respectable, dit-on, jusque dans les plus méchants écrivains. Je veux bien le reconnaître dans la révolte de la science renaissante s'attaquant, sous l'inspiration de Descartes, à l'autorité superstitieuse d'Aristote mal traduit et mal compris. Au moment où elle renversait l'idole, ses découvertes prouvaient au monde que l'idolâtrie de l'immobilité avait fait

place au culte intelligent et fécond de l'observation et de l'analyse. Mais voir des champions du progrès dans les adversaires de l'antiquité classique, c'est d'une indulgence ingénieuse; ce n'est pas la vérité.

Je voudrais le dire sans me jeter dans l'extrémité opposée, et sans affecter contre des hommes et des livres oubliés une sévérité qui ressemblerait à de la colère contre des morts.

Il y a eu contre l'antiquité classique trois campagnes où figurent, en tête des combattants, trois hommes qui sont bien loin d'être méprisables, les deux derniers surtout : Desmarets de Saint-Sorlin, Charles Perrault et Lamotte-Houdart.

Desmarets, un des familiers de Richelieu, négligé ou disgracié par Mazarin, employé par Colbert, membre de l'Académie française dès la fondation, s'était fait connaître d'abord par des comédies, des romans et des poëmes. Une conversion religieuse subite le jeta dans la controverse théologique. Dans l'un comme dans l'autre genre, le tour d'esprit du temps plutôt que le génie l'avait décidé. Il avait compris l'amour comme le comprenaient les précieuses, et la théologie telle que la défiguraient les disputes. On l'avait vu tour à tour se mêler de poésie sans être poëte, de religion sans être théologien, et prendre ces grandes choses tour à tour par le côté extérieur et de mode, tout pouvant être de mode en France, même la théologie.

En 1670, l'oubli vint, ou plutôt fondit tout à

coup sur Desmarets. Le siècle avait autre chose à faire qu'à lire ses poésies et sa controverse. Tous les illustres amants de l'antiquité occupaient la scène. Déjà Molière avait fait applaudir le *Tartufe*, Racine *Andromaque* et *Britannicus*; on savourait les premières fables de La Fontaine; Boileau, déjà célèbre par ses *Satires*, lisait dans les cercles son *Art poétique*. Desmarets sentit le coup. Il éclata par un livre. « Sans considérer si je serai suivi et soutenu, « dit-il, j'entreprends le combat contre les amants « passionnés des Grecs et des Latins, qui vou« draient nous faire quitter la plume en nous met« tant, s'ils le pouvaient, dans le désespoir de les « pouvoir jamais atteindre (1). »

Ce cri de guerre était d'un homme accoutumé à emboucher la trompette épique. Son défi n'eut pas de réponse. Il se piqua au jeu, et l'année suivante il revint à la charge, assisté d'un champion déjà plus que blessé, son *Clovis* réimprimé. Un Discours au roi, en tête du poëme, prenait Louis XIV à témoin « qu'il n'y avait pas de présomption à un « chrétien de croire que, par une supériorité dont « il rendait honneur à Dieu, il faisait de la poésie « mieux conçue, mieux conduite et plus sensée « que celle des païens. » Boileau ne crut pas offenser Dieu ni déplaire au roi en ne ratifiant pas la bonne opinion que Desmarets avait de ses vers. Des allusions fort peu voilées firent justice du *Clovis*

(1) *Traité pour juger des poëtes grecs et latins.*

ressuscité pour mourir encore, et des théories du Discours au roi. Desmarets en vint aux injures. Boileau eut le bon goût de se taire. Son adversaire avait quatre-vingts ans, et mourait deux ans après avoir lancé contre son jeune vainqueur le trait de Priam,

. . . . Telum imbelle sine ictu.

Desmarets ne nous intéresse que comme un type. Il appartient à cette classe d'écrivains qui se servent de la plume de tout le monde pour ne dire que ce que tout le monde dit. Arrivé vieux à une époque où les nouveautés durables, l'invention, le grand style, allaient prévaloir, il ne put se mettre au pas des nouveau-venus, et il se fâcha. Toute la cause de sa guerre contre les anciens est sa vanité blessée. *Clovis* n'est pas lu ; voilà le vrai tort d'Homère.

Les critiques de Desmarets contre les anciens méritent un regard de l'histoire, à titre de préjugés littéraires propres à une époque, et de travers d'esprit intermittents. Ce qui manque aux anciens, selon Desmarets, et notamment à Homère et à Virgile, c'est, faut-il l'écrire? le jugement. Il est très-vrai qu'ils n'ont pas jugé les choses et les hommes comme Desmarets. Ils n'avaient pas sous les yeux, pour peindre l'homme, l'idéal du *Clovis*, le guerrier sans faiblesse, toujours égal à lui-même, que son courage n'emporte ni ne trahit jamais, un héros dans la langue des romans, un parfait dans la

langue de la théologie. Souffrir des imperfections dans un personnage épique, c'était manquer de jugement. C'est le défaut d'Homère imaginant un Achille qui s'emporte, et qui pour une captive enlevée refuse aux Grecs le secours de son bras. Virgile, à son tour, manque de jugement, quand il représente son Énée, à la vue de la tempête qui se déchaîne, frissonnant d'effroi :

Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra.

Que Segrais connaissait bien mieux l'homme, et qu'il avait plus de soucis de l'honneur d'Énée, lui qui « adoucissait cette grande peur », en traduisant ainsi le vers de Virgile :

Énée en fut surpris ! (1)

Ce n'est pas le seul bon office de ce genre que Segrais ait rendu au poëte latin. Énée avoue, et devant qui ? devant Didon, qu'à la vue de Polyphème s'avançant dans la mer à la poursuite de son vaisseau, il a gagné le large au plus vite :

Nos procul inde fugam trepidi celerare. . . . .

Un héros d'épopée qui fuit, et qui en fait l'aveu, quelle honte ! s'est dit Segrais ; et couvrant cette

(1) Ni Desmarets ni Segrais n'entendent le mot *frigore*, qui signifie le frisson religieux. Le pieux Énée a reconnu Junon. Ce n'est pas de la tempête qu'il a peur, c'est de la main qui la déchaîne.

fois encore l'honneur d'Énée, il lui fait dire ces mots mieux séants :

Nous partons. . . . .

Tous les amis de Desmarets n'étaient pas de son avis sur les anciens. Huet, qui le qualifie d'esprit merveilleusement doué pour la poésie, et qui trouve dans ses poëmes « des pensées sublimes (1) », — ce qui n'est pas d'un ennemi, ce semble, — déclare qu'il eût jugé autrement Homère et Virgile, « s'il « se fût appliqué à acquérir une plus parfaite con- « naissance de l'antiquité et de lui-même ».

Ainsi le premier adversaire de l'antiquité classique est un homme d'esprit qui parle des anciens sans les connaître, et s'ignore lui-même ; un poëte qui est à lui-même son propre idéal ; un chrétien, s'il le fut sincèrement, qui n'a ni l'humilité ni la charité. A juger de la cause par le défenseur, on peut parier qu'elle n'est pas la bonne et qu'elle sera perdue.

§ II.

CHARLES PERRAULT.

Le second champion des modernes contre les anciens élève la querelle par les principes dont il s'autorise, par le choix des modernes qu'il oppose aux anciens, enfin par le mérite de ses écrits. C'est

(1) *Mémoires de Huet*, livre IV.

Charles Perrault. Un petit livre de contes a rendu son nom populaire. Nous l'avons tous lu sur les genoux de nos mères. Il faut s'en souvenir en jugeant l'auteur.

Entouré de glorieux modernes, derrière lesquels il aurait pu faire aux anciens une guerre spécieuse, Desmarets se garde bien de les appeler à son aide, parce qu'il les sait prévenus en faveur d'Homère et de Virgile; il trouve plus beau d'être seul contre tous. C'était dans les mœurs de ses héros.

Perrault rend la cause meilleure en adoptant la gloire de ces modernes, y compris Boileau, auquel il fait habilement une place parmi eux. Il la rend plus spécieuse en contestant la supériorité des anciens, non pas au nom de son goût particulier, mais par comparaison avec un idéal nouveau qu'il a soin de ne pas personnifier en lui.

Aussi, tandis que les provocations du vieux Desmarets obtiennent pour toute réponse quelques vers dédaigneux où Boileau tourne en ridicule ses poëmes et omet son nom, Perrault, soutenu de Fontenelle, a l'honneur d'avoir pour contradicteurs La Fontaine et Boileau.

Il n'est pas étonnant, selon lui, que les modernes soient les égaux des anciens : ils *doivent* les surpasser. Le monde ne va-t-il pas de la sorte, que les derniers venus profitent de tout ce qui a été découvert, pensé, imprimé avant eux? On en sait plus sur les conditions du poëme épique qu'au temps d'Homère. On doit donc faire mieux que l'*Iliade* et

l'*Odyssée*. A ce compte, Chapelain, qui a beaucoup plus pensé qu'Homère aux conditions du poëme épique, *doit* être supérieur à Homère. Il le surpasse en effet, selon Perrault. Il est vrai que ce n'est pas comme poëte, mais seulement par la conduite et l'art. Le bel avantage si la *Pucelle* n'est pas lisible!

Une seule chose est sérieuse dans la polémique de Perrault, c'est ce travers d'esprit, propre à son temps, et qui, depuis le glorieux avénement des sciences dans les temps modernes, a pris les proportions d'un travers de l'esprit humain; je veux parler de la prétention des savants à juger des choses littéraires par les principes qui régissent les sciences. Confondre l'art dans les lettres avec la méthode dans les sciences, attribuer à l'un et à l'autre la même vertu, c'est une illusion plus ancienne que Perrault et qui lui a survécu. Rien de plus différent pourtant que ces deux choses. Dans les sciences, la méthode est à l'origine toute l'invention et toute la science. En littérature, elle a suivi les créations; les règles ne sont que les raisons du plaisir que nous prenons aux beautés des lettres. Appliquer la méthode scientifique, c'est-à-dire observer, analyser, classer, c'est faire trois opérations créatrices, c'est créer. Qui applique les règles littéraires n'a rien fait, si d'abord il n'a créé. Tel ouvrage où l'auteur y est resté fidèle, sans rien créer, n'a réussi qu'à montrer ce qu'il était incapable de faire.

Étendre de la science aux lettres le principe de la raison substituée à l'autorité est un effet du

même travers. Dans la pensée de Descartes menant la raison en guerre contre l'autorité, il s'agit de l'autorité qui, par les lettres patentes de François Ier, condamnait Ramus pour crime de lèse-majesté contre Aristote; qui, en 1624, bannissait de Paris, par arrêt du parlement, tous les professeurs convaincus d'irréligion aristotélique; qui, jusqu'en 1671, menaçait de frapper de la même peine les gens suspects du même crime, et rendait nécessaire l'arrêt burlesque de Boileau.

Dans les lettres, contre quelle autorité était-il besoin de défendre la raison? Jamais roi ni parlement avaient-ils fait de l'admiration pour Homère une loi d'État? Il est vrai que les poésies homériques étaient enseignées dans les écoles. Personne ne les y avait introduites, sinon cette douce autorité qu'exerçaient les arts de la Grèce vaincue sur Rome victorieuse :

Græcia capta ferum victorem cepit. . . . .

et que sentirent, quinze siècles plus tard, ces vieillards de la Renaissance, qui venaient s'asseoir sur les bancs des écoles pour y apprendre la langue de l'*Iliade*. Quelle apparence que la raison résiste à l'autorité d'Homère? Cette autorité n'est que le libre assentiment de la raison. Tout ce qui plaît à notre imagination dans la sublimité des fables homériques, tout ce qui touche nos cœurs dans cette première et naïve expression des passions humaines, notre raison l'approuve, et elle y trouve sa

part dans la leçon morale qui s'insinue sous le plaisir.

Il a fallu, pour en juger autrement, que Perrault et ses partisans prissent pour la raison le raisonnement. Nous connaissons de longue date cette raison-là. Au moyen âge, elle s'était si bien confondue avec le syllogisme, qu'elle le mit à sa place et qu'elle adora son simulacre. Au dix-huitième siècle elle dira d'*Athalie* : « Qu'est-ce que cela prouve? »

Quand on raisonne si légèrement sur l'art et la littérature, il n'est pas étonnant qu'on soit mauvais juge de l'antiquité classique. C'est le cas de Perrault. Pour lui, Platon est ennuyeux, même dans la version de Maucroix, où il l'a lu et qu'il vante. Les dialogues de Platon ne valent pas les *Provinciales*. Voilà qui paraît moins mal jugé; mais prenons-y garde, Perrault est janséniste : son admiration pour Pascal n'est pas de l'admiration moderne; c'est de l'esprit de famille.

A ses yeux Démosthènes « a la taille trop droite; » il faut l'avoir « gracieuse ». Il ne dit que « le nécessaire »; c'est trop peu. Pourtant il y a du bon dans l'apostrophe aux guerriers morts à Marathon. A quoi doit-elle de plaire à Perrault? « Au fond terne » sur lequel elle se détache.

Horace n'est que la moitié d'un poëte satirique. Il faudrait le doubler de Juvénal. Il n'est pas besoin de lire Sophocle et Euripide dans le grec; Garnier et Hardi en donnent une idée très-satisfaisante. Le beau mérite qu'a eu Térence de faire

parler ses personnages selon la nature ! La nature est tout au plus bonne dans les bois et la solitude. C'est en gens d'esprit qu'il fallait les faire parler. Ovide s'y entend bien mieux que Térence ; aussi est-il le poëte favori de Perrault.

Rien n'est bon dans Homère, ni le plan, ni les mœurs, ni la diction. Les caractères ne valent même pas ceux de Térence ; ils ne parlent ni selon la nature, ni en gens d'esprit. Nestor intervenant entre Agamemnon et Achille, et leur disant qu'il a connu dans sa jeunesse des hommes plus forts qu'eux, est le plus malavisé des médiateurs. Pour Achille, n'est-ce pas un étrange héros d'épopée qu'un homme qui demande à la déesse sa mère de le venger de ses ennemis, et qui reste sous sa tente pendant qu'on se bat ?

Je ne m'étonne pas, d'ailleurs, que le caractère d'Achille ait été si mal critiqué dans un temps où il était si médiocrement admiré. Où Perrault ne voit qu'un brutal, Boileau n'admirait qu'un type de la colère. Il y a tout un Achille que Boileau ne semble pas avoir plus connu que Perrault ; il y a le fils qui donne au souvenir de son père des larmes plus précieuses que celles que Boileau aime à lui voir verser *pour un affront ;* il y a l'ami de Patrocle, plus fidèle à l'amitié qu'à la colère ; il y a un sage aimable qui apaise les disputes parmi les hommes et console les vaincus ; il y a un homme qui, dans la solitude de sa tente, a beaucoup pensé sur le bien et le mal, sur la vie, sur la destinée,

sur lui-même, le premier type de cette mélancolie que l'âme d'Homère a connue avec tous les sentiments qui sont de l'homme. Une idée trop étroite de l'unité du caractère dans les personnages épiques semble avoir caché à Boileau et à Perrault le véritable Achille. Tous les deux ont dans l'esprit un idéal de héros qu'ils ont pris, Perrault dans les romans, Boileau dans les poétiques d'alors. Achille n'est qu'un homme.

Il n'y a pas d'apparence que, se trompant si fort sur les anciens, Perrault fût un bon juge des modernes. Il met au même rang les médiocres et les excellents, et il n'admire pas les excellents par les bonnes raisons. Bossuet est nommé, pour l'histoire, à côté de MM. de Cordemoy. Molière fait nombre dans une liste où figurent

Les galants Sarrazin et les tendres Voiture.

La Fontaine est à priser pour un certain sel qui n'est pas le sel attique, dit Perrault, et où il entre « une naïveté, une surprise et une plaisanterie d'un caractère tout particulier, qui charme, qui émeut, qui frappe tout d'une autre manière ». Étrange sel, en effet, que ce composé de naïveté qui charme, de surprise qui émeut, de plaisanterie qui frappe ! Perrault tient surtout à ce que la plaisanterie y domine. La Fontaine plaisante plus agréablement que les anciens. Voilà son lot. Qu'il a dû se trouver bien partagé !

Au fond Perrault n'est que Desmarets, avec plus

rales de Fontenelle, l'oracle et le conseil secret de Perrault.

Lamotte fit plus. Il fit agréer à Boileau des passages de sa traduction abrégée de l'*Iliade*. Le vieux poëte, à l'en croire, y aurait été si bien pris qu'il lui serait échappé de dire, sous le charme, « qu'il aimerait mieux avoir écrit l'Homère français que d'être Homère lui-même ». Évidemment il n'y a ici de pris que Lamotte. En tout cas, à l'époque où il se parait de ce témoignage, Boileau n'y pouvait plus contredire; il était mort.

Avec le même art de conjurer de loin la critique, Lamotte s'était fait pardonner son projet barbare par celui de tous les grands écrivains du dix-septième siècle, qui a été le plus touché du génie d'Homère, Fénelon. Les encouragements qu'il en tira sont moins suspects que ceux de Boileau; car ils sont écrits. Lamotte put montrer des lettres signées de Fénelon, où celui-ci louait son entreprise, accusait notre versification, blâmait les gens de goût qui se moquaient de Lamotte, et toutefois se taisait sur ses vers. C'était assez de scandale; dans une telle impiété contre le génie même de la poésie, obtenir le silence de Boileau et la neutralité de Fénelon, il y avait là pour Lamotte une victoire.

Lamotte se l'était adjugée à l'avance, et dans quels vers!

Je vois au sein de la nature
L'idée invariable et sûre

De l'utile beau, du parfait.
Homère m'a laissé la muse,
Et si mon esprit ne m'abuse,
Je vais faire ce qu'il eût fait.

On a besoin de croire que les yeux de Boileau vieillissant ne furent pas attristés par cette méchante prose rimée.

Il ne restait plus à Homère que deux défenseurs, Dacier et sa femme. Ils semblaient comme préposés à la garde du temple que Lamotte avait violé deux fois, la première fois par sa traduction abrégée, la seconde par son *Discours sur Homère.* Quelle fortune, s'il réussissait à endormir leur vigilance ! Il s'y était pris avec eux comme avec Boileau et Fénelon. Au mari, il avait dit dans une ode :

Si j'exécute ce que j'ose,
Et que mon vol hardi puisse plaire à tes yeux,
Ton suffrage pour moi vaut une apothéose;
J'ai déjà le front dans les cieux.

Madame Dacier avait traduit Anacréon. Cette traduction, lui disait galamment Lamotte, c'était la rançon dont l'Amour, tombé captif entre les mains de la dame, avait racheté sa liberté;

Il vous donna pour sa rançon
Ce qu'il estimait davantage,
Et ce fut votre Anacréon.

Ainsi, longtemps à l'avance il s'était mis à l'abri de la foudre sous le laurier dont il couronnait madame Dacier. Les deux époux n'avaient pas été in-

« baissée, « elle ajoute : *avec mille sujets de mortification* ». Elle le trouve plus noble « *mendiant de porte en porte* », que « tirant par leur tunique ou par leur manteau les amis de son père ». Elle aime mieux Astyanax « *nourri sur les genoux de son père avec tant de soin* », que « mangeant la moelle et la meilleure graisse des brebis ». Lamotte mutilait la statue; madame Dacier la badigeonnait.

Ce fut de la part de Lamotte une dernière adresse de ne pas profiter de tous les avantages que lui donnaient sur madame Dacier la rudesse de sa polémique, la lourdeur de son style et la grosseur de son volume. Il ne s'adjugea pas le triomphe, il se le laissa décerner. Il se souvint de son ode à celle qui avait traduit Anacréon, et il ne voulut pas la démentir, par respect pour madame Dacier et par amour pour son ode. Un ami commun réconcilia les deux adversaires. On fit la paix à table. La spirituelle madame de Staal était des convives. « J'y représentais la neutralité, dit-elle; on but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. »

Après la mort de madame Dacier, Lamotte la chanta dans une nouvelle ode où les bons sentiments tiennent lieu des bons vers. Il la représente, dans les Champs Élysées, marchant à la rencontre de la grande ombre d'Homère et s'agenouillant devant elle ; et il l'en blâme galamment.

Boileau n'avait pas mis la même grâce dans sa réconciliation avec Perrault. L'admirable lettre où il fait la paix maintient tous ses principes, parce

que ce ne sont pas des vues particulières, et que la cause n'est pas la sienne. Il honore Perrault, il le loue même, mais d'une plume avare, et non sans jeter sur lui un dernier regard de travers; et quand on lui annonce sa mort, «il n'y prend, dit-il, d'autre intérêt que celui qu'on prend à la mort de tous les honnêtes gens (1)». La différence entre cette réconciliation un peu maussade et le traité de paix accepté par Lamotte ne s'explique pas seulement par l'humeur des deux hommes. Boileau, en mettant bas les armes, craignait d'avoir sacrifié à la civilité quelque chose de plus que son amour-propre. Lamotte, par l'air galant dont il désarmait devant une femme, faisait encore les affaires de sa vanité.

Si Lamotte n'entend rien à Homère, l'ignorance de la langue n'en est pas la seule cause. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont eu plus d'un admirateur qui ne savaient pas le grec. Des enfants, des artistes presque sans lettres se sont passionnés pour ce qui perce de leurs beautés à travers les traductions les plus infidèles. «Il y a quelques jours, disait le sculpteur Bouchardon, qu'il m'est tombé entre les mains un vieux livre français que je ne connaissais point : cela s'appelle l'*Iliade* d'Homère. Depuis que j'ai lu ce livre-là, les hommes ont quinze pieds pour moi, et je n'en dors plus (2).» Où l'artiste voyait des géants, l'homme de lettres regrettait de ne pas

(1) *Lettre à Brossette*, du 3 juillet 1703.
(2) D'ALEMBERT, *Éloge de Lamotte.*

dre. « Le vrai mérite, dit-il dans son *Discours sur Homère*, consiste à reconnaître les défauts partout où ils sont. » Non, je n'en conviens pas. Ce n'est là qu'une sorte de mérite; il en est un autre plus rare, qui consiste à admirer les beautés partout où elles sont. Pour qui n'a pas les deux, mieux vaut le second que le premier; car l'admiration échauffe et féconde, et le cœur y a toujours sa part; la critique dessèche : heureux si elle ne dégénère pas en une secrète envie contre ceux qu'elle juge ! « On ne doit aux morts, dit au même lieu Lamotte, que la vérité ; aux vivants, on doit des égards. » Encore une pensée spécieuse. A qui doit-on d'abord la vérité, sinon à qui peut en faire son profit? Que gagne un mort à ce qu'on la lui dise, ou un vivant à ce qu'on la lui taise ? La vérité se doit à tous, mais aux vivants bien plus qu'aux morts, et aux morts dans l'intérêt seul des vivants. Quant aux égards, il n'y faut manquer envers qui que ce soit.

Le spécieux, dans Lamotte, est le plus souvent intéressé. S'il tient à nous persuader que tout le mérite du critique est de voir les défauts partout où ils sont, c'est pour rehausser ce qu'il croit avoir eu de mérite à découvrir ceux d'Homère. Le conseil de garder la vérité pour les morts et les égards pour les vivants, sert à faire excuser les vérités qu'il croit dire à l'*Iliade* d'Homère, et à obtenir des égards pour la sienne.

Mais le spécieux qui domine dans Lamotte et qui paraît comme son naturel, ce sont ces pensées,

équivoques secrètes, qui, vraies à la première vue, sont fausses dès qu'on y appuie, sans pourtant qu'on en sache mauvais gré à l'écrivain qui nous en donne le mirage passager. C'est un trait commun à toute une classe d'auteurs, et voilà pourquoi je le relève. Les hommes de génie vont naturellement au vrai ; les beaux esprits comme Lamotte vont naturellement au spécieux. Les premiers ne s'inquiètent pas si d'autres ont pensé ce qu'ils pensent à leur tour; c'est assez qu'ils le pensent sincèrement ; ils sauront bien se l'approprier par l'expression. Les autres, Boileau les a notés :

Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

C'est toucher du même coup le défaut et la vanité qui s'y intéresse. Vanité, désir de briller, sont des faiblesses inséparables du spécieux. Aussi, les écrivains qui le cultivent sont-ils d'assidus courtisans de la mode à qui le spécieux doit sa fortune passagère.

Cependant n'est pas spécieux qui veut, et nul n'a ce défaut sans en avoir la qualité. Se jouer entre le vrai et le faux n'est pas un bel emploi de l'esprit; mais à côtoyer ainsi le vrai, on a la chance d'y toucher par moments. Là même où Lamotte n'est que spécieux, pour peu qu'il le soit sans intérêt, ses vues ingénieuses et engageantes provoquent la réflexion plutôt que la contradiction, et il sert le goût par les scrupules mêmes qu'il éveille. Du reste, il s'impose moins qu'il ne s'insinue. Le ton

dont il affirme n'offense pas les contradicteurs ni ceux qui veulent rester dans le doute. La douceur de ses paradoxes fit leur succès ; aujourd'hui elle les recommande encore aux indulgents amis des choses de l'esprit. Il a une manière d'avoir tort qui le rend digne d'avoir raison. C'est ce qui est passé de son aimable caractère dans ses écrits.

Prosateur incertain et inégal, et, partout où il n'est que spécieux, semé d'impropriétés cachées, Lamotte est bon écrivain quand il est dans le vrai de la tradition ou dans la nouveauté de bon aloi. Presque plus heureux que les grands poëtes du dix-septième siècle, à qui certains délicats ne permettent pas d'être de grands prosateurs, les vers de Lamotte n'ont pas nui à sa prose. On est si agréablement surpris, au sortir de cette poésie rocailleuse, de se trouver au milieu de pages d'une prose unie, aisée et brillante, qu'on fait au prosateur un surcroît de mérite de n'avoir plus affaire au poëte. Qu'il y a loin pourtant de ses meilleures pages à la simplicité nerveuse des *Réflexions sur Longin*, et surtout à la lettre où Boileau raconte sa réconciliation avec Perrault ! Sans compter que le bon dans Lamotte, ou procède de Boileau, ou n'est que l'application heureuse des principes littéraires du dix-septième siècle.

C'est par la partie de ses écrits où Lamotte se conforme à ses principes, qu'il s'est racheté de celle où il les renie. Par là seulement il n'a pas péri tout entier sous le ridicule d'avoir traduit et abrégé

et parmi … i

is
a-
ip
à
ire
ult
s'i-
pas
autre? … e et
s. Il
, trop
rgers
mains

A côté de … et du
homme ou … rangea
les servan… poëte,
à sa manière … qui ne
mieux parmi … les an-
Tandis que … ne con-
dard des … let qui
jusqu'à La Fontaine … ault et
encore, s'attacha … it bien
les an-
Eschyle
payent

(1) Tout doucement …
Lequel donc …
Ouvrez, messieurs …
Mes vers sont …

2.

vers pour ceux qui croyaient encore à la poésie, des théories antipoétiques pour ceux qui n'y croyaient plus. Le malheur des esprits fins, c'est qu'on leur prête encore plus de finesse qu'ils n'en ont. Fontenelle, en réduisant toute poésie au fin, espérait-il être assez poëte, s'il faisait accepter du public son paradoxe? Et d'autre part, en prédisant à l'art des vers une mort prochaine, comme à une puérilité dont on se lasserait, voulait-il se faire pardonner le tort de n'y avoir pas brillé, par le mérite de n'en avoir pas été dupe?

Il songe encore à lui quand il n'attribue au poëte que le talent, et qu'il met au-dessus du talent l'esprit. Lamotte l'a répété après Fontenelle; tous deux font penser à la fable du *Renard qui a la queue coupée*. Oui, le talent, qu'on le définisse comme Fontenelle et Lamotte, instinct, partie animale du génie, opération involontaire, — ils ont dit tout cela, — qu'on le ravale jusqu'au mécanisme de l'abeille pétrissant son alvéole, le talent est ce qui fait le poëte. Le poëte lui-même, au moment où il est inspiré, ignore ce qui l'inspire; et c'est parce que le secret de son travail lui échappe qu'il en fait honneur à la muse, et qu'il transforme sa plume en une lyre mystérieuse touchée par des doigts divins. Vieilles images, j'en conviens, dont l'esprit de géométrie a sujet de ne se pas contenter; mais par ce vague même et ce fabuleux qui lui répugnent elles remplissent l'idée que les peuples se font du poëte, et elles lui laissent son auréole.

Fontenelle, allié de Desmarets, de Perrault et de Lamotte dans leur guerre contre les anciens, n'est qu'une variété du même type. Pour lui, comme pour ses amis, les anciens ne sont coupables que de ce qu'il les connaît mal, de ce qu'il s'ignore soi-même, et s'entête à faire des vers qui ont besoin d'être défendus par des paradoxes. C'est, avec plus d'esprit encore que Lamotte, avec plus de lumières et de prudence que tous les trois, le même travers. Il y a là ce qu'une critique indulgente appellerait un premier Fontenelle : je l'appellerai tout bonnement le mauvais Fontenelle, et j'y mets d'autant moins de scrupule qu'à côté du mauvais il y en a un bon, et que le bon a peut-être plus servi l'esprit français que le mauvais n'a nui aux anciens.

LE BON FONTENELLE.

Le bon Fontenelle perce en plus d'un endroit sous le mauvais, dans le petit écrit sur les anciens et les modernes. La Fontaine avait dit :

> On peut goûter la joie en diverses façons,
> Au sein de ses amis répandre mille choses,
> Et, recherchant de tout les effets et les causes,
> A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
> Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau;

et il ajoute :

> Pourvu que ce dernier se traite à la légère.

Malice innocente et méritée contre les lourds trai-

tés des Bouhours et des Le Bossu. Fontenelle suivit ce conseil. Il raisonne sans pédantisme, sinon sans fatuité, proposant, au lieu de préceptes, ces doutes de bon goût qui fâchent moins les contradicteurs qu'ils ne les font réfléchir. On sent dès ce temps-là l'homme qui aimera mieux la vérité que l'erreur, mais qui préférera ses aises à la vérité. Tout cela est agréable, dégagé, d'un style qui rend les mauvaises raisons moins déplaisantes et donne de la grâce aux bonnes. L'effet de ce petit écrit dont l'éloquence et la poésie ont si fort à se plaindre, est de les faire aimer un peu plus, en ôtant l'envie de les défendre en homme de parti.

Le bon Fontenelle se montra tout à fait le jour où, entrant dans sa vraie voie, il eut l'idée d'initier le public aux vérités des sciences, de les mettre à la mode sans les abaisser. Les lettres françaises doivent à ce beau dessein deux ouvrages charmants, la *Pluralité des mondes* et les *Éloges des savants*.

LA PLURALITÉ DES MONDES.

Le cadre de la *Pluralité des mondes* est des plus heureux. Peut-on même dire qu'il y ait un cadre là où les choses se passent si naturellement? Une femme du monde, curieuse, comme on l'était alors, des découvertes de la philosophie nouvelle, demande à notre philosophe comment est fait le monde que nous habitons, et s'il y a d'autres mondes habités. L'entretien a lieu le soir, dans un beau parc, à la clarté de ces mondes lumineux

dont Fontenelle va lui dévoiler discrètement le mystère. La curiosité de l'aimable interlocutrice, tantôt naïve comme celle d'un enfant, tantôt hardie et compromettante comme celle d'un libre penseur, son impatience, quand les choses ne s'expliquent pas selon ses vues, sa joie, quand elles s'arrangent à son gré, comme si le Créateur avait pensé à lui plaire, les réflexions solides jetées avec la même légèreté que les plus frivoles, la vérité acceptée ou refusée par passion, des coquetteries avec la science pour la mettre de son côté, tout cela est d'une femme de ce temps-là, qui ne sera pas reniée par les femmes du nôtre.

Fontenelle lui-même n'a pas pris la peine de se déguiser dans ce tête-à-tête demi-savant, demi-galant, avec l'aimable ignorante. Il a gardé l'air et il laisse deviner jusqu'à l'attitude que lui a prêtée la médisance contemporaine. On croit l'entendre tantôt suppliant la marquise de consentir, quoi qu'il lui en coûte, à tourner avec la terre autour du soleil, tantôt se prêtant docilement à ses suppositions les plus capricieuses, pour lui faire agréer la vérité qui les renverse; sérieux, non jusqu'à effaroucher une attention féminine; badin, sans compromettre le fonds de la science. L'illusion est complète. C'est Fontenelle peint par lui-même, et trahissant en plus d'un endroit son faible, l'amour du vrai moins fort que l'amour de sa commodité. Sitôt que la chose en vient à la dispute, il se dérobe, comme s'il ne disait la vérité que par une

permission dont il ne veut pas abuser. Il avait trente ans quand il écrivait ce livre ; il devait penser dès lors à l'art d'en vivre cent.

La science qui explique la nature et la marche des corps célestes trouvera des expressions plus grandes, elle n'en trouvera pas de plus vives pour graver dans notre esprit les deux plus grandes idées, après celle de Dieu, l'ordre universel et l'infini. L'air de légèreté dont Fontenelle les expose, loin de les rapetisser, ajoute à leur grandeur par la surprise. On croyait badiner, et on est enlevé tout à coup par-delà les sphères. Il promet peu, parce que promettre, c'est affirmer, et affirmer, pédanterie ; mais il tient plus qu'il n'avait promis. Le soin même qu'il prend de cacher, sous la forme de conjectures, sa foi si ferme dans l'avenir illimité de la science, nous gagne à cette foi, et ajoute au plaisir d'apprendre des découvertes accomplies, une féconde curiosité des découvertes futures. Je sais bien que cet art d'accommoder les vérités scientifiques à notre ignorance toujours prévenue, n'est pas pur de toute fausse grâce, et qu'en faisant les honneurs de la science, Fontenelle ne s'est pas oublié. Je vois bien par moment passer le bout des manchettes de *Cydias* (1). Mais *Cydias* n'est pas tout Fontenelle ; et ce portrait, plus injurieux que piquant, par lequel La Bruyère se vengea de n'avoir pas eu sa voix à l'Académie, prouve surtout

(1) La Bruyère, chap. des *Esprits forts*.

que le peintre n'était pas un candidat endurant. Un an avant de se donner ce contentement trop peu digne de lui, La Bruyère écrivait les belles pages où il fait servir les vérités de l'astronomie à la démonstration de l'existence de Dieu. Qui sait si la première idée ne lui en était pas venue de *Cydias ?*

LES ÉLOGES DES SAVANTS.

Il reste à peine quelques traces du mauvais Fontenelle dans les *Éloges des savants*. Faire siéger dans la même Académie, à côté des savants français, les savants étrangers, c'est une des plus grandes idées inspirées à Louis XIV par Colbert. Mais il fallait l'universalité de Fontenelle pour faire valoir cette idée, et pour apprendre à l'Europe savante quelle était sa part dans ce travail si divers, par lequel s'améliore incessamment la condition matérielle de l'homme. Il fallait cet esprit curieux de toutes choses, juge excellent du plus grand nombre, pour rendre à chacun ce qui lui appartenait dans l'œuvre commune, depuis le métaphysicien qui fréquente l'infini, jusqu'à l'hydrographe qui relève des côtes et prépare de nouvelles routes au commerce du monde.

Fontenelle avait trouvé du même coup, avec sa vraie voie, toutes les convenances de son caractère et de son esprit, un poste d'où il voyait des premiers les choses nouvelles, l'activité sans l'agitation, l'importance et la réputation sans combat.

Destinée unique, vie qui recommence après un demi-siècle, et pour un demi-siècle encore; je ne m'étonne pas que, de tant de conditions heureuses, il soit sorti un livre à beaucoup d'égards parfait, par la convenance de l'entreprise au but et de l'œuvre à l'ouvrier.

Plaire au public éclairé sans faire sourire les savants, captiver l'attention en la menant de l'invention à l'inventeur, n'appuyer sur rien, cacher de la science tout ce qui n'en peut être connu que de ceux qui la cultivent; c'est tout un art et une création durable. Tout est si bien tempéré, dans ces *Éloges*, que le lecteur ne s'aperçoit pas où finit sa compétence, et qu'il n'est pas tenté de fermer le livre, par la crainte de ne pas tout entendre.

On n'a que faire, d'ailleurs, d'être un savant pour goûter, dans le recueil de Fontenelle, les fins portraits qu'il a tracés. Chaque personnage a le sien. Les défauts y sont touchés avec discrétion, pour relever les qualités plutôt que pour y faire ombre, et aussi pour empêcher l'admiration superficielle. Fontenelle ne triomphe pas des travers des savants; il omet tout ce qui sert à la malice sans servir à l'exemple; mais il est plein de détails sur les qualités, et il ne manque aucune occasion de faire voir quel lustre la vérité reçoit des mœurs aimables ou fières, des vies pures et cachées, des belles morts de ceux qui se dévouent à la chercher. Tout ce qu'il écrit, il le sent, sinon avec le cœur, du moins avec la raison doucement émue d'un sage

qui voit, dans les vertus des hommes, d'aimables images de l'ordre universel. Il aime les morts comme nous aimons les absents, dont les défauts s'oublient, et dont les qualités nous deviennent plus chères par l'illusion de l'éloignement.

Il y avait eu un temps où Fontenelle ne touchait aux grands hommes que pour les rabaisser, où, pour ruiner l'autorité, il essayait de déshonorer la gloire. C'est le temps où, dans ses *Dialogues des morts*, Alexandre reçoit de la courtisane Phryné une leçon sur la guerre; où Raphaël se tait sur son art, et soutient qu'il faut conserver tous les préjugés; où Homère se moque de ses dieux; où Thersite, disputant avec Agamemnon, a le dessus. Contredire en tout le témoignage des hommes, jeter du ridicule sur toutes les passions dont il n'était pas capable, goguenarder la morale qui gênait son projet de vivre entre les vertus et les vices, ne rien admirer pour ne pas s'engager, se mettre au-dessus de tout le monde et de toutes choses par le doute qui n'est que de la vanité déguisée : tel est l'esprit du Fontenelle d'alors.

Dans les *Éloges des savants*, loin de rabaisser les illustres, il élève les plus humbles. Le Fontenelle des *Dialogues* veut détruire toute autorité; le Fontenelle des *Éloges* tient seulement à n'en pas créer de nouvelle. Jeune, il se moquait de l'admiration; vieux, il n'empêche pas qu'on admire, et par moment, il nous y aide.

De toutes les qualités, celle qu'on attend le

moins d'un jeune homme, la finesse, il l'eut tout d'abord, et il la garda jusqu'à la fin. Mais jeune, il la cherchait; vieux, elle lui est naturelle; c'est un fruit mûr, en sa saison, du travail et de la vie. Ce qu'on dit de certains visages virils dès la jeunesse, qui, dans l'âge mûr, paraissent encore jeunes, est vrai du style des *Éloges;* il ne paraît pas avoir son âge. Il s'en faut pourtant que le bon Fontenelle s'y soit corrigé de tous les défauts du mauvais. Il a gardé les réticences calculées, l'obscurité ambitieuse, les minauderies, le fin poussé jusqu'à l'énigme, le *pensé,* comme on disait alors, la pointe, où vise quiconque préfère aux vérités les vues. Mais où le style de ces *Éloges* est bon, il est des meilleurs. Fontenelle n'avait pas impunément passé la première moitié de sa vie parmi des modèles de simplicité ornée et de justesse éloquente. Il lui en est resté de bonnes habitudes dont, fort heureusement pour lui, il ne se défera pas. Ses défauts même tiennent plus du dix-septième siècle que du dix-huitième, et, s'ils n'en sont pas plus aimables pour cela, ils déplaisent moins que la déclamation et l'impropriété dont le règne va commencer. Fontenelle a conservé les vieilles modes; c'est un moindre travers que d'avoir pris les nouvelles.

Des quatre champions des modernes dans la guerre contre l'antiquité, Fontenelle est le seul qui se soit racheté de sa part dans le travers commun par la gloire d'ouvrages durables. Mais ces ouvrages sont de ceux qu'on goûte et qu'on n'admire

pas. Fontenelle n'a pas voulu de l'admiration pour les autres; sa punition est de n'en pas inspirer pour lui-même.

§ V.

GUERRE CONTRE L'ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE. — LES TROIS SORTES DE DOUTES. LAMOTHE-LE VAYER. — PASCAL. — HUET. — BAYLE.

Les attaques contre l'antiquité chrétienne avaient commencé avant la guerre contre l'antiquité classique. Attaques n'est peut-être pas le mot propre. Rien ne se faisait ouvertement. Les libertins, comme on appelait alors les incrédules, raillaient à table; ils n'écrivaient rien. Le fameux sonnet de Desbarreaux est la plus grande indiscrétion de ce parti. Ils étaient désavoués même par les hommes qui inclinaient vers leur morale.

Le plus grand danger pour le christianisme ne venait pas des libertins, mais des sceptiques à deux faces, l'une tournée vers les croyants et qui leur sourit, l'autre tournée vers les incrédules et qui ne les décourage pas. Le doute est le véritable adversaire de l'antiquité chrétienne au dix-septième siècle.

Ses allures sont diverses. C'est la raison qui tantôt se fait petite, humble, incapable, pour décliner sa compétence en matière de religion; tantôt reconnait généreusement son impuissance, et s'emploie tout entière à se convaincre de la nécessité d'abdiquer dans la foi; tantôt se présente comme

un état suspensif de l'esprit, en présence de toutes les affirmations contradictoires, et conseille, comme règle de conduite, la tolérance.

C'est dans Lamothe-Le Vayer que la raison se déclare incapable d'avoir un avis sur les choses de la foi, et même sur la religion naturelle. Il est impossible, selon lui, de prouver par « moyens humains » l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Les seules preuves sont dans la religion. Voilà ce qu'il écrivait avant le *Discours de la Méthode*, et ce qu'il continua de professer même après cette grande lumière, avec les déguisements et les précautions que lui commandait le temps. Il voulait amener la raison en face des questions qui attirent le plus irrésistiblement sa curiosité, et lui faire dire, d'un air de plainte sincère, qu'elle n'a rien à y voir. Personne ne s'y méprit. Desmarets avait tort sans doute de montrer au doigt Le Vayer comme un homme sans religion (1) ; mais Desmarets devinait juste. Le premier risque que courent les douteurs, c'est de faire douter de leurs protestations.

Quand on parle de la raison qui met sa gloire à abdiquer, on a nommé Pascal. Le Vayer professe le doute universel, pour y envelopper la foi ; le doute de Pascal est un combat au profit de la foi contre la raison. Il rejette le secours que la philosophie de Descartes est venue apporter à la reli-

(1) Il méritait cette belle réponse : « Mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis pas de la tienne. »

gion naturelle. Il ne veut pas d'une religion que la raison pourrait regarder comme son œuvre, et il en qualifie le système de roman de la nature. Il voit avec joie dans Montaigne la raison « invinciblement froissée par ses propres armes (1) ». C'est dans un transport de cette joie qu'il nous exhorte à nous faire petits, à nous humilier, et, par opposition à Montaigne qui veut nous *assagir*, à nous *abêtir*. Il traite sa raison comme une passion mal éteinte. Par là ce grand homme est le plus étonnant des écrivains ; car il force notre raison d'applaudir à l'éloquence qui la nie, et il obtient du vaincu qu'il consente à sa défaite.

Un autre pyrrhonien de la théologie, l'évêque d'Avranches, Huet, n'a rien de l'éloquence de Pascal ; mais sa haine contre la raison est encore plus forte. Il lui interdit toute connaissance, même de savoir avec certitude si deux et deux font quatre. Plus dur que Pascal pour Descartes auquel il en voulait, entre autres griefs, d'avoir discrédité à l'avance son principal mérite par le peu de cas qu'il fait du savoir, Huet le poursuit pendant trente ans de ses écrits, se jetant, par aversion pour le spiritualisme cartésien, dans une sorte d'idéologie sensualiste assez malséante chez un chrétien et un évêque. Il n'admet pas les deux termes, foi et raison ; la foi seule existe, et la raison ne s'en distingue qu'au moment où elle s'y abîme.

(1) *Entretien de Pascal avec M. de Saci.*

Ces singularités faisaient murmurer l'homme de génie qui a le plus magnifiquement parlé de la raison, Bossuet. L'amitié qui le liait à l'évêque d'Avranches en fut troublée. Huet y fait allusion dans ses *Mémoires*, en se donnant d'ailleurs le beau rôle. Il n'avait pas l'humilité, et jamais pyrrhonien niant la raison ne fut plus chatouilleux aux doutes qu'on pouvait élever sur la solidité de la sienne.

Reste cette sagesse expectante dont je parlais tout à l'heure, née des témérités de l'affirmation, et qui conclut en toutes questions par la tolérance. C'est proprement le doute de Bayle. Il n'a rien d'une opinion dogmatique et impérieuse. On dirait plutôt l'humeur pacifique d'un homme de bien, qui veut tout au plus humilier les opinions superbes du récit de leurs contradictions, et apaiser les esprits par l'histoire des excès où l'on tombe en abondant trop dans son sens. Tour à tour du côté de la foi contre le doute irréligieux, ou du côté de la raison contre le dogmatisme théologique, il en dit assez pour donner à toutes les opinions des scrupules; belle conquête, si l'homme se retenait sur cette pente, et si, en matière religieuse, il ne glissait du respect pour les croyances d'autrui dans l'indifférence.

Le doute de Bayle ne s'impose pas, ne régente personne, honore dans les opinions la liberté de la pensée, dans les erreurs le droit de chercher la vérité, ne blâme que les persécuteurs, et prend plaisir à tout. L'examen de toutes ces croyances exclusives, qui ne se ressemblent que par l'oppression

commune de leurs contradicteurs, est pour lui comme un festin délicat auquel il convie les gens d'esprit, attirés tout à la fois par la variété des mets et la tempérance de leur hôte. Plusieurs, parmi les meilleurs chrétiens, se laissèrent prendre aux aimables avances de son doute. Témoin Boileau, si en sûreté du côté de la foi, qui ne craignait pas d'avoir Bayle en très-grande estime. Pour La Fontaine, je ne m'étonne pas de le voir parmi les convives du banquet de Bayle. Il est, à son insu, de la religion de tous ceux qu'il aime. Il dit de Bayle comparé à un érudit du même temps, Le Clerc :

> Il est savant (Le Clerc), exact, et voit clair aux ouvrages;
> Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main.
> Tous deux ont un bon style et le langage sain.
> Le jugement en gros sur ces deux personnages,
> Et ce fut de moi qu'il partit,
> C'est que l'un cherche à plaire aux sages,
> L'autre veut plaire aux gens d'esprit.

Il leur plaisait jusqu'à leur faire lire sans défiance des explications atténuantes de toutes les incrédulités, y compris l'athéisme. En cherchant l'instruction sur les pas d'un homme qui savait la rendre si agréable, on s'aventurait dans ces questions où la curiosité n'est le plus souvent qu'une première tentation du doute, et l'on tombait dans les piéges d'une dialectique qui, au lieu d'attaquer le lecteur, l'enveloppe insensiblement, et, sans lui demander le sacrifice de ses croyances, lui en ôte peu à peu

quelque chose. Ajoutez à cette séduction du tour d'esprit de l'homme, le charme de ce langage sain, naturel, aisé plutôt que négligé, mais assez négligé pour qu'on ne se sentît pas pris dans un filet en apparence si lâche, et vous vous figurerez les ravages que dut faire ce doute, plus semblable à une volupté de l'esprit qu'à une opinion.

Telles sont, au dix-septième siècle, les trois formes sous lesquelles le doute, divers selon les écrivains qui le personnifient, s'est attaqué à l'antiquité chrétienne. Je ne me résigne pas sans scrupule à imputer à Pascal une part dans le dommage. Il est vrai qu'à la différence des autres sceptiques, s'il veut nous prendre notre raison, c'est pour nous donner sa foi, et le don est inestimable, à voir à quel degré de pureté, de grandeur morale, la foi a élevé Pascal. Mais il fallait son âme pour ses vertus. Dans la médiocrité commune, on estima plus ce qu'il voulait nous ôter que ce qu'il offrait de mettre à la place, et la raison se vengea d'abord, par l'incrédulité, du conseil de *s'abêtir*. Plus tard, quand les préventions prirent fin avec les polémiques, cette même raison faisant réflexion sur sa fragilité, sur ses ténèbres, sur son impuissance contre les passions, se souvint de quels combats douloureux, de quelles ardeurs dévorantes Pascal a payé ce conseil. Nous continuons à douter qu'il soit dans les desseins de Dieu que nous étouffions de nos mains la lumière qui luit en chaque homme venant au monde; mais nous demandons à Pascal son secours

pour apprendre dans le christianisme la science de nous-mêmes et la règle de notre vie.

J'ai moins de scrupule à reconnaître la part de Le Vayer, de l'évêque d'Avranches et de Bayle dans le discrédit de l'antiquité chrétienne. Voltaire les avoue pour ses pères, même l'évêque, qui, par son acharnement à prétendre que la raison n'a rien à voir à la foi, n'a réussi qu'à faire douter de sa foi et médiocrement estimer sa raison.

Les querelles religieuses, en mettant le doute en faveur, ajoutaient à ce discrédit. Si l'Église a pu dire : *Il faut qu'il y ait des hérésies* (1), elle l'a dit dans un temps où les hérésies profitaient à la religion, en raffermissant la foi par la dispute. Mais il est des époques où elles risquent de fatiguer une société qui incline vers l'indifférence. L'effet en est d'ailleurs fort différent sur les combattants et sur les témoins. Tandis que la foi des uns s'y fortifie de leur opiniâtreté, les autres en font des railleries qui remontent jusqu'à la religion elle-même. C'est bien pis si les gouvernements s'en mêlent. L'intérêt qu'ils y prennent passe facilement pour une violence faite aux consciences, et l'opinion protégée, fût-elle la bonne, a le tort de l'être de par l'autorité. C'est ce qui se vit au commencement du dix-huitième siècle, quand les derniers jours de Louis XIV mourant furent agités de projets de coups d'État contre les opposants à la bulle *Unigenitus*.

(1) *Oportet hæreses esse.*

L'indifférence inquiétée devint bientôt hostile. La religion paya pour les ennuis que donnait la théologie, et, dans la réaction qui éclata contre les actes de Louis XIV mort, on ne sut pas lui en vouloir de ses excès de zèle religieux, sans en vouloir à la religion au nom de laquelle il les avait commis.

La théologie tombée dans la défaveur, les livres saints furent fermés. Il en fut de même des livres des Pères de l'Église, où toutes les querelles religieuses allaient prendre des armes. Par dégoût de textes prostitués à tant de violentes polémiques, on renonça aux vérités supérieures qui y sont répandues, et même à ce que les obscurités de ces écrits cachent de nouveautés durables dans la science de l'homme. La règle des mœurs ne tarda pas à s'en ressentir. A la morale chrétienne, on substitua ce qu'à cent ans de là Charron avait appelé *prud'homie*. C'était la morale naturelle, celle qui avait inspiré Socrate. Mais on ne fut ni l'honnête homme de la morale chrétienne, ni le prud'homme de la morale de Socrate. On fut la pire des choses, un chrétien qui se fait païen.

§ VI.

EFFETS DU MÉPRIS DES DEUX ANTIQUITÉS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le moins que perde l'écrivain qui néglige l'antiquité classique, ce sont des lumières sur le cœur humain. Le moins que perde celui qui dédaigne

l'antiquité chrétienne, ce sont des lumières sur son propre cœur. C'est par des ignorances sur les autres et sur eux-mêmes que les écrivains du dix-huitième siècle ont payé leur prévention contre les deux antiquités. De là le caprice des vues particulières, et le goût du paradoxe par le défaut de justesse et par la peur de ne pas faire ses affaires avec le vrai. De là la vanité des gens qui se jugent moins par leur conscience que par le bruit qu'ils font, et les jalousies d'écrivains qui se disputent les bénéfices de ce bruit. De là cette religion de l'humanité, qui a eu ses hypocrites, et qui, à tous les maux des sociétés humaines, a ajouté l'esprit de chimère et le scandale de professer ce qu'on ne pratique pas.

La justice veut qu'on partage les fautes des écrivains du dix-huitième siècle entre eux et leur temps, et qu'on soit indulgent même pour ce qui leur est personnel. A Dieu ne plaise que je manque à ce devoir ! Enfant du dix-huitième siècle, je serais ingrat si je ne rapportais à ses écrivains ma part dans les biens de l'ordre moral qui ont élevé la condition humaine au dix-neuvième. La liberté civile, la liberté religieuse, l'égalité devant la loi, le droit donné à chacun, et désormais inaliénable, d'agir par son opinion ou son suffrage sur le gouvernement de son pays, ce sont là autant de conquêtes où ces hardis esprits ont mené nos pères, avec des plumes acérées comme l'épée, quelques-uns au péril de leur liberté, tous au prix de leur repos. Il est très-vrai que ces grands principes

CHAPITRE DEUXIÈME.

Retour au précieux. Ses docteurs aux dix-septième et dix-huitième siècles. — § I. Le père Bouhours. Théorie du *vrai orné*. — § II. L'abbé Trublet. Recette pour faire du bon le beau. — § III. Les bureaux d'esprit aux deux époques du précieux. Le galant. Lamotte et la duchesse du Maine. Le *fin* du dix-septième siècle et le *pensé* du dix-huitième. — § IV. Traces du précieux dans le *Petit Carême* de Massillon. Danger que court la littérature française au commencement du dix-huitième siècle.

Le premier trait caractéristique de la littérature française, après cette disgrâce des deux antiquités, c'est un retour au précieux. Il revivait, non dans ses extravagances dont Boileau, Molière et la Bruyère avaient corrigé la France en l'en amusant, mais dans cette affectation de « ne rien dire de vulgaire », devise d'un écrivain espagnol, fort goûté au temps de la première floraison du précieux, et traduit encore à sa renaissance, Balthazar Gracian. Vraie devise de la vanité, qui explique pourquoi le précieux a fait deux fois fortune dans notre France, et pourrait y renaître une troisième. Dire plus qu'on ne pense, c'est là le fond du précieux, et ce fond est aussi indestructible parmi nous que l'esprit de société, par lequel nous aimons mieux réussir, en imitant ce qui réussit, que nous contenter nous-mêmes, en gardant notre naturel et notre vérité.

Rien donc de vulgaire ! Voilà ce qu'avaient dit les premières précieuses, et ce que répétaient les secondes, comme si l'émulation générale à ne rien

dire comme tout le monde n'amenait pas bientôt tout le monde à se singulariser de la même façon! Je suis bien aise d'ailleurs que la devise, je devrais dire la livrée, nous en soit venue de l'étranger. Mais quoi! n'y a-t-il pas quelque imitation de l'étranger utile et de bon aloi? Oui, à la condition que nous y prenions notre bien propre, la vérité du cœur humain, où il peut y avoir des découvreurs et des premiers occupants de toutes les nations. C'est alors le mot de Molière dans la bouche de tout un peuple: « Je prends mon bien où je le trouve. » Là est la bonne imitation; l'autre n'est qu'un commerce de dupe, où un pays échange ses qualités contre les défauts d'un autre, et donne son or contre du billon.

Le précieux, tempéré par la crainte du ridicule, le précieux mitigé se personnifie, aux deux époques, en deux hommes d'esprit dupes et intéressés tout ensemble, complaisants de la mode sans se brouiller tout à fait avec le bon sens, et, par un mélange de petites qualités et de travers prudents, sachant se faire des amis utiles et n'avoir que de tièdes ennemis; tous deux enfin morts comme noms, encore vivants comme types, le père Bouhours et l'abbé Trublet.

§ I.

LE PÈRE BOUHOURS. — THÉORIE DU *vrai orné.*

Ce premier docteur du précieux, très-estimé vers 1680, était encore, en 1730, assez en crédit pour

que Voltaire lui fit une place dans le *Temple du Goût*. Il est vrai qu'il l'y montre derrière Pascal et Bourdaloue qui conversent de l'éloquence, marquant sur des tablettes « les négligences qui leur échappent », et qu'il lui fait donner par le cardinal Polignac le « conseil de quitter

> ... d'un censeur pointilleux
> La pédantesque diligence. »

Mais cela même prouve que l'homme et la doctrine comptaient encore des partisans en 1730, et que Bouhours passait pour avoir du goût, puisqu'on lui reprochait de l'avoir trop sévère.

Bouhours est en littérature un amateur, sorte d'esprit dont le propre est de n'aimer rien simplement. La démangeaison de se mêler à ce qui se dit et s'écrit, assez semblable aux courages que suscite l'odeur de la poudre, c'est là toute la vocation littéraire de l'amateur, vocation très-commune dans un pays où l'on fait fortune par la conversation, et où tant de gens n'apprennent guère que de quoi causer. Bouhours est un causeur fort goûté, tout nourri de ces dragées de la conversation des ruelles qu'il nous offre dans ses écrits, d'une main qui n'est pas toujours légère. Homme du monde avant tout, hanteur des bureaux d'esprit, précepteur de cour, jésuite de l'école des accommodements, en même temps qu'il aime le précieux aisé dans Voiture, et qu'il ne le hait pas aiguisé et subtil dans Gracian, il honore Boileau et loue Bossuet, en homme qui

sait être de l'avis de la gloire, faisant la part à tous, sauf à Descartes qu'il n'entendait peut-être pas, et à Pascal que sa rancune de jésuite voyait à travers les *Provinciales*. Plus moderne au commencement de la querelle des anciens et des modes, il est plus ancien à la fin, l'âge et la raison aidant, et parce que la cour a passé du côté des anciens.

Pour penser bien, selon Bouhours, ce n'est pas assez que la pensée n'ait rien de faux; il faut qu'elle frappe et qu'elle surprenne. Si les pensées ne sont pas neuves, c'est au tour à l'être. A défaut du tour, cherchez quelque autre manière de les recommander; mais surtout qu'elles se gardent de n'être que vraies : c'est à peine la moitié de leur fortune.

Dans le premier ouvrage de Bouhours (1), son estime pour le vrai est plus tiède et son goût pour l'ornement moins dissimulé. On en était encore au temps du premier précieux. Les anciens avaient les déférences; les Espagnols et les Italiens avaient les cœurs. Bouhours, fort répandu dans les ruelles, représente ce tour d'esprit, qu'il contribuait de sa personne et de ses succès à faire prendre pour le bon. Le précieux vaincu, il passe du côté du vainqueur, et y porte son second ouvrage (2). Ses aises le lui conseillaient et le peu de profondeur de ses attachements lui rendait les infidélités faciles. Mais il n'est pas si aisé d'aimer le vrai que les ornements;

(1) *Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671.
(2) *La Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, 1687.

et Bouhours, quoi qu'il fasse, n'est qu'à demi converti. Il croit aimer, en 1687, le vrai de Boileau, de Bossuet, de Molière; c'est leur succès qu'il courtise. Il croit ne plus aimer l'*orné* de 1671, et ce qu'il aime n'est pas d'autre sorte.

Aussi, ni Boileau ni Bossuet qu'il avait loués et qui le traitaient en ami, ne s'y sont-ils trompés. Ils semblent se douter que leur réputation est pour beaucoup plus dans ces éloges que le vif sentiment de leurs qualités, et pour peu que Bouhours vienne à broncher, un demi-désaveu lui apprend qu'entre eux et lui l'amitié n'est que de pure civilité. Boileau, loué à la même page que tel de ses plastrons ou de leurs proches, se plaint d'être mis en si mauvaise compagnie. Bossuet, dans quelques lignes sur la mort de Bouhours, relève « certaines expressions affectées et de mode, dont il s'est servi dans sa traduction de l'Évangile, et les déclare indignes, non-seulement de l'Évangile, mais encore de tout ouvrage sérieux. » C'est la seule oraison funèbre que Bouhours obtienne de son ami.

Tel est l'homme; il n'aime au fond que l'agréable et le joli; il ménage le vrai et le beau. S'il n'y avait pas derrière ce vrai et ce beau des personnes avec lesquelles il tient à être bien, que de phrases de politesse il se serait épargnées en leur honneur! Pour les anciens, il en parle sans vrai savoir, raisonnable tant qu'il les loue en gros et par égard pour leurs partisans; mais en vient-il aux exemples, il fait comme Desmarets de Saint-Sorlin, il donne tête

baissée sur les mauvais, ou, s'il admire les bons, c'est par de méchantes raisons.

Sa théorie du *vrai embelli*, figuré tantôt par un bâtiment qui déplaît s'il n'est que solide, tantôt par un diamant à qui la taille donne son prix, transporte tout le travail littéraire de la pensée au mot. Tout le monde croit tenir le vrai; à quoi bon le chercher? On s'attachera donc aux mots; et pour prendre à Bouhours ses figures, on s'occupera plus des enjolivements que de l'édifice, de la taille que de la qualité du diamant. Pour chercher le vrai, il faut deux choses données à peu de gens : douter qu'on le trouve à moins qu'on ne le cherche; être capable de l'effort qu'il en coûte pour le trouver. Au contraire, pour travailler sur les mots, tout le monde y est prêt, les uns par la médiocrité de leur fonds, les autres parce que la mode est d'ordinaire aux mots travaillés. Voilà donc des auteurs au lieu d'hommes, et l'art passant tout entier du cœur à la main.

Boileau l'entendait bien mieux, quand il disait aux poëtes :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.

Tel est l'ordre du travail. Apprendre à penser, chercher le vrai, même chose sous des mots différents. Vient ensuite l'effort pour l'exprimer, pour l'orner, si Bouhours y tient; encore deux mots différents pour la même chose, car où le vrai est exprimé, il est orné. Bouhours détruit l'ordre de Boileau; ce

qu'il nous conseille, c'est d'apprendre à écrire avant que de penser, comme si le premier effort ne rendait pas incapable du second.

§ II.

L'ABBÉ TRUBLET. — PRÉPARATION POUR FAIRE DU BON LE BEAU.

Bouhours eut pour successeur direct, au commencement du dix-huitième siècle, l'abbé Trublet, autre bel esprit qui en avait moins de bon que Bouhours ; critique, lui aussi, conciliant pour sa commodité, mais, au fond, fidèle au mauvais Fontenelle, comme Bouhours l'était à Voiture. Dans ses écrits, comme dans ceux de Bouhours, le faux est de penchant et de source ; le vrai n'est que de conduite. Bouhours voulait concilier Voiture et Boileau, c'est-à-dire son goût et son intérêt ; Trublet, à son exemple, veut concilier le précieux de Fontenelle et le naturel de Voltaire, pour avoir deux voix à l'Académie. Mais Voltaire ne se laisse pas plus prendre que Boileau au piége de ces louanges partagées, et les vers que chacun sait punissent Trublet d'avoir aimé d'inclination Fontenelle, et Voltaire par ambition (1).

La théorie de Trublet est celle de Bouhours, je ne dirai pas amendée, mais empirée, selon la loi

(1) L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage.
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait. . . . .

des idées fausses qui s'exagèrent en se reproduisant. Bouhours voulait du vrai, à la condition d'être orné. Pour Trublet, il n'y a pas de vrai; il y a le bon, dont il faut faire le beau. Voici la recette : 1° qu'il soit nouveau; 2° qu'il soit exprimé avec élégance, vivacité, délicatesse. Trublet a aussi ses images familières, de moins haut goût que celles de Bouhours. Le vrai, dans Bouhours, ce sont les fondements de la maison, c'est le diamant brut; dans Trublet, le bon est une bonne viande cuite à point. Qu'un habile cuisinier la mette en ragoût, voilà le bon devenu le beau.

Trublet distingue deux ordres d'auteurs : les bons et les très-beaux. Quintilien et l'abbé Fleury sont de bons auteurs; Cicéron et Bossuet en sont de très-beaux. Les premiers sont la bonne viande cuite à point; les seconds la bonne viande en ragoût. Pour nous, il n'y a qu'une espèce d'auteurs; ce sont les bons; et il n'y a de bons auteurs que par le vrai, et le vrai, au lieu de n'être que le bon, est le tout. Allez donc dire à un lecteur de Quintilien, à La Fontaine, par exemple, quand il le lit avec une sorte de ravissement (1) : Ce qui vous charme n'est que le bon; le beau est ailleurs!

Le bon mis en ragoût pour en faire le beau est un pire conseil que le *vrai orné* de Bouhours. Dans la doctrine du *vrai orné*, il y a du moins le mot, et le mot peut encore faire songer à la chose. Dans la

(1) Épitre à Huet.

théorie du bon assaisonné, le vrai n'est pas même nommé. Et combien je me défie du mode d'assaisonnement! Le premier des ingrédients que vante Trublet, c'est le nouveau. Mais le nouveau n'est-il pas trop souvent le contraire de ce qu'on a dit jusque-là? En demandant aux écrivains du nouveau, on les invite à prendre le contre-pied des opinions reçues. N'y sont-ils pas assez portés, ceux-ci par manque de fonds, ceux-là par la faveur qui s'attache à toute chose nouvelle? Autant vaut inviter les gens à contredire, comme si leur premier mouvement était d'approuver!

Au dix-septième siècle, sauf dans le petit cercle de Bouhours, on demandait aux auteurs le vrai, la raison par laquelle nous le discernons du faux. C'était le bon conseil; car, malgré l'attrait naturel du vrai, tout tend à nous en éloigner, outre qu'il y a souvent du profit à lui être infidèle. Le vrai est à la fois un idéal et une règle. Il faut de l'effort pour s'élever vers l'idéal, il faut se vaincre pour s'assujettir à la règle. Voilà pourquoi les bons conseillers nous exhortent à chercher le vrai. Ils savent que nous n'y sommes ni assez enclins de nous-mêmes, ni assez aidés par les autres. Le vrai dans les livres est la vertu dans la conduite; c'est le moins facile. Aussi, est-il grand besoin qu'on nous le recommande. Au dix-septième siècle, on le recommandait, sans y mettre la périlleuse condition de l'orner. Les grands esprits d'alors savaient que s'attacher aux ornements, c'est prouver qu'on doute de

l'excellence du vrai, ou qu'on veut avoir pour soi tout seul la gloire de ce qu'on écrit. S'ils font mention des ornements, c'est pour nous avertir de nous en défier. Le plus grand critique du dix-septième siècle, Fénelon, a vu dans Cicéron le vrai orné ; voilà sa raison de lui préférer Démosthène.

Les gens qui recommandent le nouveau ne sentent pas au fond le vrai et ne haïssent pas le faux. Je ne suis pas surpris que Trublet, plus naïf que Bouhours, fasse une place d'honneur au faux. «Préférer Virgile à Lucain, dit-il, et Cicéron à Sénèque, est un jugement qui, bien que vrai, ne suppose pas que l'homme qui le porte soit un homme d'esprit .. C'est faire acte d'homme d'esprit que de préférer, même à tort, Sénèque à Cicéron et Lucain à Virgile (1). » J'étais bien sûr que la doctrine du vrai orné et du bon mis en ragoût le mènerait à dire que le goût pour le faux marque plus d'esprit que la préférence pour le vrai. En poussant un peu Trublet, on en eût facilement tiré que le nouveau, fût-ce au prix du faux, vaut mieux que le vrai sans apprêt. Or, une fois qu'on fait des conditions au vrai, qu'on le veut d'une certaine façon et non d'une autre, c'en est fait, on appartient au faux, et ce qu'on garde d'estime au vrai n'est que du respect humain.

(1) *De l'Esprit*, t. III.

§ III.

AUTRE RESSEMBLANCE ENTRE LE PRÉCIEUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE ET CELUI DU DIX-HUITIÈME. — LES BUREAUX D'ESPRIT. — LE GALANT. — LAMOTTE ET LA DUCHESSE DU MAINE. — LE *fin* ET LE *pensé*.

Outre cette ressemblance des docteurs du précieux au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, il y a celle des bureaux d'esprit aux deux époques. Au dix-huitième siècle, l'hôtel de Rambouillet est devenu le palais de Sceaux ; la nouvelle Julie est la duchesse du Maine. Les samedis de mademoiselle de Scudéry ont refleuri dans les mardis de la marquise de Lambert. Ce qu'on appelait le *fin* au dix-septième siècle, s'appelle le *pensé* au dix-huitième. S'il y a quelque différence, c'est qu'au dix-septième on raffine plus sur le sentiment, et au dix-huitième sur la raison. Cependant le galant ne manque pas aux réunions de Sceaux.

Saint-Évremont disait des premières précieuses « qu'elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées (1). » Le mot est tout aussi vrai des secondes. Mais peut-être le jeu était-il moins innocent au palais de Sceaux qu'à l'hôtel de Rambouillet. Ses bergères n'avaient pas la candeur des bergères de d'Urfé. J'en dirai autant des bergers, sauf Lamotte, dont l'amour pour la dame de Sceaux, « pareil, dit Fontenelle, à celui de Voiture pour mademoiselle

(1) *Le Cercle.*

de Rambouillet, était plus parfaitement privé d'espérance et sans doute infiniment plus disproportionné (1). » Il en est des vieux ridicules comme des vieilles modes ; en recommençant, ils empirent. Après Voiture, qui du moins était jeune et dispos, vient Lamotte, cheminant dans les allées du parc de Sceaux, aveugle et vieillissant, appuyé sur une canne d'où pendait un ruban, présent de la duchesse du Maine, qui faisait ressembler cette canne à une houlette.

Quand on lit, dans ce même Lamotte, le « suisse d'un jardin » pour une haie, le « voyage sédentaire» pour l'étude de la géographie, « l'hôte de la flatterie » pour un prince flatté, on se croit encore au bon temps où le miroir était « le conseiller des grâces, » les statues « des muets illustres ; » où Cathos veut qu'au lieu de : « Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, » on dise : « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visible. »

Il semble même qu'en cet art puéril de ne rien dire comme les autres, les beaux esprits du dix-huitième siècle aient renchéri sur ceux du dix-septième. Ceux-ci ne cherchaient que le fin, ceux-là cherchent l'énigme. Le même travers s'était aggravé de l'abus de l'esprit d'analyse, la gloire et le faible de cette époque. Quand Marivaux nous parle d'une femme qui se fait à elle-même des « repro-

(1) Éloge de Lamotte.

ches honoraires dont sa faiblesse s'augmente », ou de gens « qui ont l'haleine courte en demandant des grâces aux puissants du monde, parce qu'ils ont le cœur bien placé, » ou d'un « maudit visage qui vient chercher noise à la bonne opinion qu'on a du sien, » sont-ce des problèmes à résoudre ou des énigmes à deviner ? Et quand, à son tour, Fontenelle explique la peine que Leibniz avait à parler « par la dose des choses qu'il avait dans la tête, et qui était beaucoup trop forte par rapport à la dose des paroles, » que nous veut-il, sinon nous faire dégager une inconnue?

Je vous donne à deviner ce qui s'appelait, en ce temps-là, tour à tour, « une bibliothèque vivante où l'on apprend tout sans peine et sans étude ; une salle de musiciens où l'on entend les plus savants concerts ; un théâtre magnifique où tout ce qui frappe les yeux étonne l'esprit et glace la voix ; une école toute céleste où les esprits, de quelque étage qu'ils soient, peuvent, en y arrivant, s'élever à tous moments, et, par l'approche et la communication d'un corps lumineux, acquérir tous les jours des clartés nouvelles ; un parterre orné de fleurs de toutes les couleurs ; un corps qui marche à frais communs et à pas égaux vers l'immortalité ; le sanctuaire et la famille des Muses ; une si haute région d'esprit, que l'on en perd la pensée, comme, quand on est dans un air trop élevé, on perd la respiration. » C'est l'Académie française à qui s'adressaient ces louanges à la fois si énigmatiques et

si outrées, dans des discours de réception où les nouveaux élus se donnaient toute cette peine pour ne pas se dire simplement reconnaissants.

§ IV.

TRACE DU PRÉCIEUX DANS LE *Petit Carême* DE MASSILLON. — DANGER QUE COURT L'ESPRIT FRANÇAIS AU COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Le précieux qui donne tant à chercher, ce précieux *pensé*, pour l'appeler d'un nom cher aux beaux esprits du temps, avait gagné jusqu'à Massillon. Son caractère, son habit, une imagination abondante, n'avaient pu le défendre de la contagion. Il le dispute par moments à Marivaux pour le tour énigmatique. Il est nombre de passages du *Petit-Carême* où les habitués du salon de madame Lambert auraient pu louer à la fois le *pensé* et les *ajoutés* de l'imagination. Est-ce Massillon ou Marivaux qui a dit des mobiles de la gloire humaine, « que ce sont souvent les plus *vils ressorts* qui nous *font marcher* vers la gloire, et que presque toujours les *voies* qui nous y *ont conduits* nous en *dégradent* elles-mêmes? » Si Lamotte s'était plus mêlé de moraliser, je croirais le reconnaître dans cette image des vertus humaines qui, « nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau, » ou qui, « formées par les regards publics, vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers,

dans le secret et les ténèbres (1). » Encore suis-je bien sûr de ne pas faire tort à Lamotte, en le supposant capable de ces figures ?

Mais ce qui étonne peu d'un bel esprit, attriste dans un prédicateur ; et je ne fais peut-être pas si mal de m'émouvoir d'un travers d'esprit qui s'était glissé jusque dans la chaire, et qui en faisait descendre, par moments, au lieu de ce grand langage qui élève l'âme en perfectionnant le goût, d'ingénieuses obscurités qui gâtaient le goût et laissaient l'âme froide.

Le danger que courut alors la belle langue du dix-septième siècle était sérieux. La recherche et l'impropriété avaient la faveur des choses nouvelles ou qui le redeviennent. Elles étaient d'ailleurs liées à d'heureux progrès dans le tour de la phrase française et à des nouveautés durables. Le public confondait les qualités avec les défauts. Enfin, tout cet édifice du bel esprit avait pour soutien Fontenelle, intéressé à ce qu'on s'y méprît, et s'y méprenant lui-même. Le précieux s'abritait sous sa célébrité, et s'insinuait derrière lui aux Académies. Il en protégeait même plus qu'il n'en avouait. Il était heureux de donner son nom à une ère. De là cette fortune des phrases contournées, de la précision louche, « de ces riens pesés dans des balances de toile d'araignée (2) ; » de là le scandale des réimpressions de Trublet, qui indignaient un critique profond,

(1) *Petit Carême*, Sermon pour le dimanche de la Passion.
(2) Mot de Voltaire sur Marivaux.

Grimm, pensant quarante ans après au mal qu'aurait pu faire à l'esprit français qu'il aimait comme le bien du genre humain, le retour du précieux se relevant des railleries du dix-septième siècle et reprenant l'offensive (1).

(1) Grimm, *Correspondance*, mars 1757.

CHAPITRE TROISIÈME.

Restauration de l'esprit français et de la langue par le génie et la tradition. — Le bon et le mauvais esprit philosophique. — § I. Montesquieu, les *Lettres persanes*. — § II. Voltaire, *Histoire de Charles XII*. — § III. Buffon, *Théorie de la terre*. — § IV. Lesage, *Gil Blas*. — § V. Rollin, *Traité des études*.

L'esprit français se relève par le génie et la tradition ; par le génie dans Montesquieu, Voltaire et Buffon ; par la tradition dans Lesage et Rollin.

Il n'est pas juste de faire à Voltaire tout seul l'honneur d'avoir sauvé l'esprit français du péril que lui fit courir le retour au précieux. C'est assez qu'il y ait eu la première part. Deux forces réunies dans des proportions inégales, le génie et la tradition, ont tiré l'esprit français de cette décadence précoce où l'acheminait doucement, du pas dont il marchait lui-même au dernier terme, Fontenelle, profitant de l'interrègne du génie pour établir le spécieux empire du bel esprit. Ces deux forces réparatrices se personnifient dans Montesquieu, Voltaire et Buffon, chez qui la tradition est continuée et renouvelée par le génie ; dans Lesage et Rollin, chez qui le génie semble l'inspiration docile et le sentiment fidèle de la tradition. Les premiers trouvent des vérités nouvelles ; les seconds développent les vérités trouvées et s'attachent à garder l'intégrité du langage. J'en vois d'autres encore, dans cette douce famille d'esprits conservateurs,

qui seraient plus comptés si nos richesses littéraires, presque trop grandes pour le peu de temps que nous avons à donner aux lectures solides, ne nous forçaient de négliger le bon pour le mieux et de faire des choix même dans l'excellent..

Il en est un pourtant qu'il y aurait ingratitude à ne pas nommer après Rollin, avant Vauvenargues, et qu'on a quelque scrupule à tirer de l'ombre où il a voulu rester caché; c'est Duguet, l'auteur de l'*OEuvre des six jours* et de l'*Institution d'un prince.* Duguet ne songe pas même à signer ses livres, livres sans auteur, actes de piété plutôt qu'œuvres d'art, auxquels il nous eût conseillé tout le premier de préférer non-seulement Bossuet et Fénelon dans les mêmes matières, mais Nicole lui-même, lorsqu'il applique les préceptes de la morale évangélique à la conduite de la vie, et que, dans ce genre aimable des traités de piété pratique, il prend pour lui toute la gloire.

Outre la part du génie et de la tradition dans le réveil du grand goût et dans la réparation de la langue, il y eut ce qu'on pourrait appeler la part de tout le monde; il y eut le progrès de la nation sortant toute formée de la grande école du dix-septième siècle. Ce progrès porte un nom, resté vrai, quoiqu'il ait le tort de ne pas signifier la même chose pour tout le monde. Il s'appelle l'esprit philosophique. Il faut dire tout de suite le bon, puisqu'il y en a de mauvais, et des passions intéressées à confondre l'un avec l'autre.

La chose et le nom sont du même temps que la raison, qui *donne seule tout leur lustre aux écrits ;* ou plutôt ils ne sont que cette raison elle-même, qui invite les esprits à passer de la spéculation à la pratique..

Le propre du bon esprit philosophique est de ne vouloir que des réformes modérées, où ce qui est à changer n'est pas haï comme un ennemi, mais jugé comme hors d'usage ; où l'on corrige les abus en laissant subsister le train général des choses humaines. Il n'en est pas de même du mauvais, né d'une autre sorte de raison que Fénelon appelle « bornée et subalterne ». Le propre de celui-là est tout à la fois de haïr ce qu'il veut changer, et de ne savoir changer qu'en renversant. Il ne sait pas juger le passé ; il le méprise. Son vrai nom est l'esprit de révolution.

Le bon esprit philosophique a inspiré tout ce que la littérature du dix-huitième siècle a de beautés durables. Au mauvais, il faut imputer la légèreté et la déclamation, sa sœur ; l'ardeur des réformes, sauf la réforme individuelle ; le préjugé qui charge les gouvernements de tous les devoirs et leur impose toutes les vertus dont l'individu s'exempte lui-même ; l'esprit de critique et l'esprit de chimère, les ruines et les rêves ; enfin, avec l'excuse des bonnes intentions chez beaucoup de coupables, les crimes de la fin du siècle, et le discrédit peut-être irréparable que ses erreurs meurtrières ont jeté sur ses immortelles conquêtes.

§ 1.

MONTESQUIEU. *Lettres persanes.*

On est troublé de ce mélange de bien et de mal, en lisant le premier ouvrage de génie où l'esprit français soit remonté à la hauteur du dix-septième siècle, les *Lettres persanes*. Œuvre supérieure et singulière, où le mauvais esprit philosophique côtoie sans cesse le bon, mais où le bon est de telle sorte qu'il n'y en a guère de meilleur.

Voilà de nouveau une langue trouvée, faite de génie, quoique la même qu'on parlait à trente ans de là. La nouveauté est dans les choses et non dans les mots.

Le dix-septième siècle, si curieux investigateur du cœur humain, et si grand peintre de l'homme, avait laissé quelque chose à dire même sur ce sujet en apparence épuisé; il avait laissé beaucoup à dire sur la société française, sur l'homme tel que la France le fait; il avait laissé presque tout à dire sur l'homme social, sur l'économie des sociétés humaines. Enfin, à toutes les époques, les caractères reçoivent, du temps et des événements, des nuances qui rajeunissent les mêmes types, et la galerie de la Bruyère pouvait s'enrichir de quelques portraits de plus. Il n'y fallait qu'une main capable de reprendre sa plume.

Cette main fut celle de Montesquieu. Par les portraits dont il a égayé les *Lettres persanes*, il soutient

la langue du grand siècle ; par tout ce qu'il écrit de nouveau sur le caractère français et sur les sociétés humaines, il la développe et l'enrichit.

On n'ôte rien à La Bruyère au profit de Montesquieu, en disant que, dans l'art des portraits, la touche de celui-ci semble plus aisée et plus libre. On y trouve moins de traits de fantaisie, d'emportements ou de raffinements de plume. Montesquieu n'est pas à la recherche et comme à l'affût des originaux ; il crayonne ceux qu'il rencontre chemin faisant, tout en poursuivant un autre objet ; c'est comme une manière de se distraire de son travail principal. Dans La Bruyère, le parti pris de faire des portraits fait pencher l'art vers la manière. En revanche, il a l'accent qui manque à Montesquieu. Où l'auteur des *Lettres persanes* ne trouve que son plaisir, La Bruyère avait trouvé son plaisir et son chagrin ; il y a de la tristesse dans son rire, et il ôte aux plus honnêtes d'entre ses lecteurs l'envie d'être vains des ridicules dont ils sont exempts.

Dans les portraits de Montesquieu, soit individuels, comme le fermier général, le poëte, le directeur, le vieux guerrier, le décisionnaire ; soit collectifs, tels que les casuistes, les femmes d'intrigue, les nouvellistes, etc., Montesquieu mêle avec grâce ce qu'il sait du cœur humain, ce qu'il a vu des mœurs parisiennes, ce que l'histoire lui a appris du caractère français jusque dans le Gaulois du temps de César. De là leur vérité saisissante et populaire. Il faut avouer que nous n'y sommes pas

bien traités. Mais quel prix ces vérités satiriques, lancées d'une main si sûre et si légère, ne donnent-elles pas à des mots comme celui-ci sur nos soldats, les fils de ceux que César mit dix ans à vaincre : « Ils se présentent aux coups avec délices, et bannissent la crainte par une satisfaction qui lui est supérieure ! »

La langue de ces portraits est celle de La Bruyère passée à un héritier. Les différences sont des acquisitions. La Bruyère écrit plus en peintre, Montesquieu plus en penseur ; non que le premier ne sache penser, ni le second peindre ; mais La Bruyère nous donne plus volontiers la représentation et Montesquieu les raisons de nos ridicules. C'est du côté de la finesse et du tour que la langue des *Lettres persanes* a gagné, en même temps que de nouveaux originaux ont pris place dans cette galerie de La Bruyère, qu'on peut bien dire nationale.

Cependant Montesquieu, moraliste et peintre de portraits, a eu un modèle. Ce n'est pas un médiocre mérite sans doute que d'imiter de génie ; mais trouver du nouveau dans le vrai, être à son tour un modèle que beaucoup imiteront, c'est la gloire. La meilleure et la plus durable partie des *Lettres persanes*, celle qui donne tant de poids à ce livre léger, ce sont les lettres où sont exprimées les premières vérités de la science sociale.

Toutes les questions nées de l'esprit d'analyse et du besoin d'application, qui furent la noble pas-

sion et souvent l'illusion dangereuse du dix-huitième siècle, Montesquieu y touche d'une main aussi hardie que discrète, avec un art qui concilie aux nouveautés les plus audacieuses les esprits les plus timides, aux changements les plus menaçants les classes qui avaient le plus à y perdre. Rapports de la population avec les gouvernements, les lois et la religion; constitution économique du commerce; proportion des peines aux délits; réduction de toutes les lois françaises en un code unique; la liberté, pour attirer les étrangers par l'opulence qui la suit toujours ; l'égalité, pour porter l'abondance et la vie dans tout le corps politique; la tolérance religieuse, pour assurer l'autorité du prince et la stabilité de l'État : voilà quelques-unes des nouveautés que Montesquieu proclame avec l'air de n'y penser que par plaisir, répandant à la fois les doutes, les vœux de réforme, les critiques déguisées du temps présent, tout, excepté des craintes sur le prix dont la France devait payer un jour ces conquêtes.

Il s'en faut que tout, dans ces nobles spéculations, soit vérité. Les questions posées y sont plus nombreuses que les questions résolues, et les doutes que les certitudes. Mais ces questions et ces doutes agitent utilement l'esprit humain, par les recherches qu'elles provoquent et les espérances qu'elles entretiennent. Et de même qu'au dix-septième siècle l'homme avait eu son idéal, au dix-huitième les sociétés ont le leur, et c'est Montes-

quieu qui le leur découvre. Il leur apprend à marcher vers ce but mystérieux où elles sentent qu'elles n'arriveront pas, où elles ne se lassent pas néanmoins de tendre sans découragement et sans arrêt.

A Montesquieu recommencent ces hommes extraordinaires en qui se personnifient les qualités nouvelles et comme les facultés dont s'augmente l'esprit français. C'est plus qu'un homme de génie qui trouve sa voie, et un grand écrivain qui crée sa langue : c'est la France elle-même, qui, après avoir montré dans Descartes tout ce qu'elle a de puissance intellectuelle, dans Pascal tout ce qu'elle a d'âme, dans Bossuet toutes ses grandes qualités à la fois dans leur force native et leur culture la plus achevée, apparaît dans Montesquieu découvrant les vérités premières et créant la langue de la science sociale.

Les *Lettres persanes* sont un livre de génie, parce que cette pensée de génie plane, pour ainsi dire, sur toute cette frivolité, et que le grand Montesquieu y perce sous le jeune président à mortier, qui ajoutait aux scandales de son temps celui d'écrire un roman licencieux qu'il n'osait pas signer de son nom.

Faut-il se donner sur lui l'avantage de relever dans ce roman ce qui appartient au mauvais esprit philosophique, les caresses aux mœurs de la régence, Louis XIV à peine au tombeau dénigré jusqu'à l'injure, le christianisme moqué, le même

écrivain attaquant les abus et corrompant les mœurs, appelant les réformes et ôtant aux âmes le ressort qui les fait réussir? Heureusement justice a été faite par Montesquieu lui-même de ces froides violences contre Louis XIV, envers lequel il n'est resté que sévère, et de ses légèretés contre le christianisme que l'*Esprit des lois* a vengé des *Lettres persanes*. Justice a été faite des licences du roman par le bonheur qu'a eu Montesquieu de n'y pas réussir autant qu'il le voulait. En lisant ces peintures voluptueuses sans amour, on rougit de confusion pour l'homme supérieur qui se commet pour peindre, au lieu de la passion, le libertinage discret. Aucun personnage ne vit. Je ne sais en quoi diffèrent Rica et Usbeck. Il y a un endroit très-plaisant des *Lettres* où les Parisiens disent d'un passant, sur la foi de son costume : « Qu'il a bien l'air d'être un Persan ! » On ne le dit pas de Rica et d'Usbeck, quoiqu'ils se donnent pour Persans. Ce sont des Parisiens de 1720 qui ont pris un costume persan chez le voyageur Chardin.

Le précieux galant et le précieux énigmatique se montrent en plus d'une page des *Lettres persanes*. Montesquieu a dit du héros des deux sortes de précieux : « Fontenelle est autant au-dessus des autres hommes par son cœur, qu'au-dessus des gens de lettres par son esprit. » Cette phrase doit être du même temps que les *Lettres persanes*, et je ne m'étonne pas que Montesquieu ait pris le précieux pour le vrai dans le moment où il trouvait du cœur

à Fontenelle. Ces erreurs de goût sont la punition de ses premières complaisances pour les auteurs de son siècle. On n'est que médiocrement fâché de voir les grands esprits faillir aux mauvaises œuvres.

Ce ne sont pas les écrivains du dix-huitième siècle, a-t-on dit, qui ont corrompu le siècle ; c'est la corruption du siècle qui a gâté les écrivains. Je suis tout prêt, pour mon compte, à trouver l'excuse bonne ; car elle met à la charge du public une partie du mal que font les mauvais livres, et elle l'avertit d'avoir le goût honnête, s'il veut qu'on écrive pour lui des livres où il soit respecté. Si l'écrivain se fait pire dans ses ouvrages qu'il ne l'est dans sa vie, c'est parce que les lecteurs lui mettent la réputation à ce prix. Il a tort, je le sais ; il est maître après tout d'accepter ou de rejeter la condition. Aussi, ne s'agit-il pas de l'absoudre, mais de prendre la moitié du tort pour nous, qui l'avons aidé à nous gâter. Et si cette compensation est juste, à qui sied-il mieux de l'appliquer qu'à l'écrivain qui depuis un siècle est le bon conseil des nations civilisées, à l'homme de bien dont l'histoire privée offre des traits à la Plutarque, au citoyen qui a pu dire de lui-même sans risquer d'être démenti : « J'ai toujours eu une joie secrète lorsqu'on a fait quelque règlement qui allait au bien commun ? »

§ II.

VOLTAIRE. *Histoire de Charles XII.*

Le second ouvrage de génie où l'esprit français rentre dans son naturel et sa vérité, c'est l'*Histoire de Charles XII*. On y voit l'histoire telle que la veut l'esprit moderne, avec la vérité prouvée par des pièces, et au défaut de la vérité la vraisemblance.

Ce type dont je fais honneur aux modernes, diffère sensiblement de l'histoire telle que l'ont traitée les anciens. Chez ceux-ci la vraisemblance est au premier rang et la vérité au second. L'ordre est inverse dans l'histoire moderne. On y pense d'abord aux faits, puis au récit; à la matière, puis à l'art. Chez les anciens, quand les faits sont stériles ou ternes, l'histoire y supplée par la tradition fabuleuse, et entre le vrai rebelle à l'art et le vraisemblable qui s'y prête, c'est le vraisemblable qu'elle préfère. Tite-Live en a fait naïvement l'aveu : « S'il doit être permis à un peuple, dit-il, de rendre son origine plus auguste en la rapportant aux dieux, telle est la gloire militaire du peuple romain, que lorsqu'il lui plaît de se donner le dieu Mars pour père, le genre humain le souffre comme il a souffert sa domination (1). » J'admire cette fierté patriotique; mais le genre humain affranchi de Rome ne s'accommode plus de ce que souffrait le genre humain sujet de Rome, et pour chaque nation, comme pour chaque ville, la seule origine

(1) *Præfatio.*

glorieuse est la vraie. Des commencements humbles d'où un peuple s'est élevé laborieusement à la grandeur, sont plus augustes que le miracle qui, dès le berceau, la lui donne toute faite avant qu'il l'ait gagnée.

Au dix-septième siècle les écrivains qui par profession, sinon par vocation, sont historiens, suivent cette tradition de l'art antique. Eux aussi font passer l'art avant la matière et la vraisemblance avant la vérité. Est-ce, comme on l'a dit, parce que la vérité historique n'était pas possible à une époque où la liberté manquait à l'historien? Ce qui a fait défaut à l'histoire du dix-septième siècle, c'est que l'idée même n'en pouvait venir à un homme de génie, non par l'effet de quelque défense de Louis XIV qui se fût aussi bien qu'Auguste accommodé d'un Tite-Live, mais par une loi des choses de l'esprit, qui faisait naître le génie de l'érudition avec le génie du récit, et les préparateurs de l'histoire avant l'histoire. S'il est vrai que Louis XIV n'eût pas goûté la liberté de l'histoire, du moins a-t-il prouvé qu'il ne haïssait pas le talent d'en chercher les sources; témoin Mabillon, qu'il envoyait en Allemagne et en Italie pour y recueillir des documents sur l'histoire de France; témoin Montfaucon, qui allait plus tard aux frais du roi glaner sur les traces de Mabillon; témoin enfin Du Cange, dont Louis XIV pensionnait les enfants en récompense des travaux de leur illustre père.

Ces hommes excellents, par le besoin que la France avait de leur génie particulier, par l'à-propos de leurs travaux, par la pénétration et la patience qu'ils y déploient, par plus d'une page où la science la plus profonde se cache sous la modestie, où la vérité ne veut être la satire de personne, sont très-supérieurs aux gens dont je parlais plus haut, imitateurs superficiels des anciens et historiens avant le temps, Mézerai, Saint-Réal et Vertot.

Cependant, pour relever les uns il ne faut point rabaisser les autres. Il est telle harangue dans Mézerai qui par le nerf, la naïveté, la parfaite convenance des paroles avec la situation et le caractère des personnages, par une langue saine et vigoureuse, a conquis une sorte d'authenticité historique. Saint-Réal avait compris les conditions de l'histoire dans les temps modernes; il en avait pressenti les progrès; ses livres, autrefois fort lus, aujourd'hui négligés sans justice, en donnent comme un premier crayon très-estimable. Vertot, écrivain judicieux, non sans agrément, serait lu avec plus de plaisir, si l'on ne craignait d'être dupe et d'assister à un *siége fait* d'avance. Mézerai, Saint-Réal, Vertot, sont des hommes habiles, à qui n'ont manqué ni le savoir, ni une certaine imagination, ni l'intelligence des conditions de l'histoire, ni le talent d'écrire; ils ont fait des livres à recommencer et sont partis avant l'heure.

La vérité, par les pièces authentiques et par les

témoignages discutés ; la vraisemblance, en attendant la vérité dont elle garde et ne prend pas la place, tel est l'objet de Voltaire. Il tient pour téméraire, et en certains cas pour puéril, de vouloir développer les âmes des personnages qu'on n'a pas connus, et de regarder les événements comme des caractères avec lesquels on peut lire sûrement dans le fond des cœurs. Il voit dans les portraits imités des anciens plus souvent l'envie de briller que d'instruire. Pour les discours, il ne souffre que les authentiques, qu'il faut, dit-il, rapporter mot pour mot, comme la partie de l'histoire la plus utile. De quel droit fait-on dire à un homme ce qu'il n'a pas dit (1)? C'était pousser loin le conseil de s'affranchir de la tradition classique; mais l'excès d'indépendance vaut mieux que la superstition.

Il y a dans *Charles XII* un bel exemple du respect de Voltaire pour la vérité. La première édition présentait le cardinal primat de Pologne, président de la diète, sous les traits d'un ambitieux, « profitant des conjonctures, sans chercher à les faire naître, paraissant irrésolu alors qu'il était déterminé dans ses projets, allant toujours à ses fins par des voies qui y semblaient opposées, couvrant le scandale de sa conduite et y ajoutant la perfidie. » Dans la dernière édition, Voltaire a fait disparaître ce passage. Est-ce par ménagement pour quelque membre encore vivant de la famille

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. *Histoire*.

du cardinal? J'en doute, car le dernier portrait n'est pas plus favorable au prélat que le premier; le dernier peint l'homme d'après les témoignages. Le primat étant un homme d'église, Voltaire ne demande pas mieux que de le déconsidérer; mais il laisse aux actes et aux seuls documents à le faire.

Toutes les retouches de *Charles XII* ne sont pas aussi désintéressées. Si le roi Stanislas, un peu pâle dans l'édition de 1731, est embelli dans celle de 1750, c'est qu'il est devenu le voisin de Cirey, et si le roi Auguste, sévèrement jugé en 1731, est presque innocent en 1750, c'est que Voltaire tient à n'être pas mal avec son fils, le maréchal de Saxe. Voltaire aimait la vérité, et il n'a pas toujours craint le péril de la dire; mais, comme Fontenelle, il lui préférait sa commodité.

La morale de *Charles XII* n'est d'ailleurs qu'un lieu commun. Des maximes générales sur la folie des conquêtes, et des exhortations à la paix et à la bienfaisance, ne changent pas le cœur des princes. Si quelque chose peut les faire réfléchir, ce sont des révélations supérieures sur l'homme et sur les gouvernements, comme il en échappe à Tacite, à Machiavel, à Montesquieu. Les conseils de Voltaire ne montent pas jusqu'à ces hauteurs où l'on est plus accoutumé à donner des commandements qu'à recevoir des leçons. Je ne suis pas surpris que l'empereur Napoléon, lisant *Charles XII* dans sa campagne de 1812, n'ait été ni satisfait de la

science militaire de l'historien, ni ramené aux idées de paix par ses conseils pacifiques. On sait, au contraire, que Tacite a eu la gloire de l'incommoder, et qu'il ne dédaignait pas de prendre les conseils de Montesquieu.

C'est un mot du même juge, que « *Charles XII* n'est qu'un roman ». Il faut y voir moins un jugement que le dépit de n'avoir pas trouvé dans *Charles XII* ce qu'il y cherchait. Attaquant la Russie sur son propre territoire, et passant par les traces du roi de Suède, il cherchait des notions sur le redoutable pays où il était engagé, et peut-être des raisons de plus de s'approuver de son entreprise. Il dut être fort désappointé; car Voltaire n'avait pas songé à faire de la topographie militaire pour le futur conquérant de la Russie, ni à rien cacher de la ténacité de la nation contre laquelle s'était brisée l'impétuosité suédoise. L'*Histoire de Charles XII* parut à Napoléon un roman, parce qu'il n'y trouvait pas de renseignements sur les moyens de vaincre la Russie.

Cependant, le mot de roman appliqué à ce livre ne lui ferait pas tort, si l'on entendait caractériser par là plus vivement le tour dramatique que Voltaire lui a donné, et le genre de plaisir qu'on y prend. Le caractère à la fois singulier et conséquent du personnage principal, la variété des événements que suscite sa passion pour la guerre, sa fortune, qui n'est que le bon et le mauvais dé dans la main d'un joueur, ses victoires, si semblables à

ces ouragans qui écrasent la contrée où ils crèvent, et s'épuisent avant d'atteindre le bout de l'horizon; toutes ces choses tiennent plus du merveilleux que de l'histoire. Il y fallait un poëte et tout l'art du théâtre transporté dans le récit de faits historiques. On croit lire un bon roman, mais on sait qu'on lit une histoire vraie; c'est l'illusion sans la crainte d'être dupe.

La grande beauté de l'*Histoire de Charles XII*, c'est le récit. On a le lieu de la scène, le pays, dessiné à grands traits, de quoi s'y orienter et voir de la meilleure place ce qui va se passer ; les personnages introduits au bon moment; l'action, les grands mouvements, les manœuvres qui décident; la tactique intelligible pour tout le monde, sans cette affectation de stratégie qui, sous la plume d'un homme de lettres, dénote la prétention et inspire la défiance.

Voltaire a l'imagination, non celle qui met la fable à la place de l'histoire, mais celle qui se rend les faits et les lieux présents. C'est le don, c'est la partie divine de l'historien. Pour en connaître le prix, on n'a qu'à lire les historiens chez qui domine l'autre sorte d'imagination, ou ceux qui n'ont ni l'une ni l'autre; les uns qui grossissent tout, les autres qui ne voient rien.

Montesquieu a loué, comme un des récits les plus vifs qu'on ait jamais écrits, la retraite du général Shulenburg. Le morceau a de quoi plaire en effet aux plus difficiles. En deux pages, nous suivons la

petite armée de Shulenburg, faisant tête à Charles XII en reculant, poursuivie et paraissant escortée, enfin lui échappant, avec la gloire de lui faire dire : « Aujourd'hui Shulenburg nous a vaincus. » On voudrait avoir le jugement de Montesquieu sur la bataille de Pultawa et la retraite de Charles XII, plus semblable à une fuite que celle de Shulenburg. L'histoire moderne n'a pas de plus beau récit. C'est le moment où la grandeur altière et froide de Charles XII devient presque touchante. Avec la fortune extraordinaire a disparu le héros singulier; le malheur fait voir le grand caractère. Charles, vainqueur, semblait n'avoir cherché dans la guerre qu'un plaisir barbare; vaincu, sa grandeur d'âme est d'un exemple utile à tous.

Cependant Charles n'est pas un grand homme, et c'est peut-être là le plus grand défaut de son histoire. Il a l'air de se battre par tempérament et sans dessein. Les événements qu'il suscite sont à son image. Comparés à ces grands changements que prépare de longue main la nature des choses et qu'accomplissent les vrais grands hommes, ces événements semblent des effets sans cause. Ils laissent l'éblouissement dans les yeux et le vide dans l'esprit. On y croit parce que l'on a foi en la véracité de l'historien; on ne les trouve pas vraisemblables. Ils ont la fortune et les disgrâces des événements romanesques; trop étonnants pour instruire, il leur manque l'attrait des faits historiques, et une seule lecture en épuise l'intérêt.

Ce n'est pas à dire qu'on n'aurait ni plaisir ni profit à lire une seconde fois *Charles XII.* Un père éclairé qui le met aux mains de son fils, ne se fera pas tort en le relisant pour son compte. Il y a d'autres historiens pour nous donner les suprêmes beautés du genre, les motifs secrets des actions, le fond des affaires et des cœurs, et cette science de la vie humaine dont nous sommes plus curieux à mesure que la nôtre s'écoule; mais aucun n'a possédé plus que Voltaire le don de peindre et d'être expressif en restant simple. Voilà qui, pour couper court à ce qui restait de précieux, était plus tranchant que le ridicule. Et quel mérite pour Voltaire de s'en être si parfaitement défendu dans le temps que Montesquieu s'y laissait prendre!

§ III.

BUFFON. *Histoire naturelle.*

Pendant que le public lettré admirait dans *Charles XII* l'histoire réformée par le bon esprit philosophique, et, parmi toutes les grâces du récit, un air de liberté, de vérité inconnu jusqu'alors, Buffon composait le premier ouvrage français où la science ait été exposée dans la langue des grands écrivains. A la différence de Montesquieu qui, au début, hésite entre les sciences et les lettres, soit égale capacité pour les deux choses, soit penchant de jeunesse vers la plus populaire, Buffon va tout d'abord aux sciences, poussé par l'instinct du génie

et l'amour de la gloire. Incertain quelque temps sur la science particulière à laquelle il doit se fixer, il flotte entre la géométrie, la physique et l'agriculture, si c'est flotter que d'être attiré tour à tour par des sciences limitrophes de l'histoire naturelle. Son choix fait, et Louis XV, en l'appelant à l'intendance du Jardin du Roi, l'ayant mis comme dans son domaine naturel, il commence, par la *Théorie de la Terre*, cette suite de travaux que revendiquent à la fois les sciences et les lettres, aujourd'hui réunies dans une admiration commune pour le grand naturaliste et le grand écrivain.

Il ne parut ni l'un ni l'autre tout d'abord. Les savants de son temps ne le tenaient pas pour un des leurs, et les lettrés, Marmontel entre autres, le réduisaient au seul mérite de l'élégance et du coloris. Lui-même y aidait par son estime extraordinaire pour le style, et par certains travers qui semblaient trahir plus de soin donné au paraître qu'à l'être. Non qu'il ne fût très-piqué de passer pour un savant douteux; mais il l'eût été encore plus qu'on le contestât comme écrivain. Habitué à ne voir la pensée que noblement vêtue, peut-être lui arriva-t-il quelquefois de prendre le plaisir que donnait son style pour la mesure de ce que valaient ses idées. Il était de notre pays, où, soit attachement médiocre pour le vrai, soit plutôt passion d'un peuple artiste pour la forme, on considère le style à part des idées, et l'on enseigne officiellement dans les écoles la distinction de la forme et du fond.

Si Buffon est aujourd'hui jugé pour ce qu'il vaut, nous en avons l'obligation principale à la science elle-même, complice d'abord de ces jugements dédaigneux qui réduisaient tout son mérite au beau langage. Elle avait trompé les lettrés sur Buffon, en donnant trop d'importance à ses erreurs et trop peu d'attention à ses vues de génie. Plus tard, quand elle vit se justifier par des découvertes la hardiesse de ses idées, se vérifier par des faits la justesse de ses pressentiments, elle apprit aux lettrés qu'ils pouvaient ne pas lui marchander la louange, et que Buffon est un grand écrivain au même titre que les grands écrivains ses devanciers, pour avoir exprimé de grandes vérités en perfection.

Disciple de Descartes, il porte la plus glorieuse marque du cartésianisme, la doctrine de la spiritualité de l'âme. Pour lui, l'âme subsiste indépendemment de la sensation; la pensée intérieure se manifeste toujours, même dans l'homme auquel manquent la vue, l'ouïe et le toucher. Nobles démentis donnés à la philosophie de la sensation, dans le temps que Voltaire mettait à la mode Locke,

Dont la main courageuse
A de l'esprit humain posé la borne heureuse...

ce qui veut dire : qui a appris à l'esprit humain à ne pas nier que la matière soit capable de penser.

Par un autre trait qui lui est commun avec Descartes, Buffon ne s'en fie qu'à sa propre pensée, à ce qu'il appelle la vue de l'esprit. Descartes avait

dit: « Je pense, donc je suis. » Buffon dit à son tour : « Je pense, donc je sais. » Il est plus certain de ce qu'il pense que de ce que d'autres ont vu; mais il y court plus de risques que Descartes. Ce que Descartes veut connaître, c'est sa propre nature; et nul ne peut lui en apprendre des choses plus certaines que sa pensée. Pour Buffon, qui prétend expliquer la nature extérieure où il ne tient que la place d'un seul être, et la création où il n'occupe qu'un point, n'y a-t-il pas de la témérité à refuser de s'y servir des yeux et des pensées des autres hommes?

De cet excès de confiance dans la vue de l'esprit est résulté ce mélange de systèmes faux et de théories vraies, de rêveries brillantes et de divinations fécondes, qui se heurtent dans ses œuvres. Nouvelle ressemblance avec Descartes qui, lui aussi, dans le même temps qu'il ouvrait à l'esprit humain les grandes voies, perdait sa propre route. Cependant, Buffon ne dédaigne pas les faits dont la connaissance, dit-il quelque part, constitue la seule et vraie science. Mais pour peu qu'ils soient douteux, il ne se donne pas le temps de les vérifier; et s'ils tardent, il ne les attend pas. Il n'ajourne pas la possession de la vérité à l'arrivée incertaine de témoignages contestables, ou à l'envoi tardif de matériaux préparés par un collaborateur trop scrupuleux. Il décide d'abord, sauf à reconnaître plus tard qu'il s'est trompé; mais alors même, il se corrige sans se condamner. C'est tout ce qu'on pouvait

obtenir de l'amour-propre de l'homme et de l'orgueil du temps.

Buffon, comme Descartes, cherche la solitude et fuit la société, « où, dit-il, pour une phrase quelquefois utile qu'on y recueille, ce n'est pas la peine de perdre une soirée entière ». Mais Descartes défend sa retraite avec une sorte de jalousie, et il en change à plusieurs reprises, pour dépister les visiteurs, en qui il voit des préjugés personnifiés qui viennent tenter son jugement. Buffon vit retiré à Montbard, loin du monde, mais point inaccessible, laissant volontiers pénétrer jusqu'à lui la gloire en la personne de visiteurs curieux, qui venaient, comme il dit de J.-J. Rousseau, *y faire leur hommage.*

C'est l'heureux privilége de l'histoire naturelle que ses principales vérités soient à la portée de tous, et que la langue littéraire suffise à les exprimer. Elles sont aussi accessibles qu'aimables; elles nous parlent de ce que tous les jours le soleil vient éclairer, des montagnes, des fleurs, des plantes, des animaux, de l'homme dans son commerce avec la nature; elles nous apprennent à être les spectateurs intelligents et reconnaissants du monde visible; elles nous mènent à Dieu par un chemin semé de toutes les merveilles qui témoignent d'une création libre, volontaire, toute intelligente et toute bienfaisante. S'il est vrai que tout ce qui est ôté au hasard est restitué à Dieu, aucune science ne réussit mieux que l'histoire naturelle à déposséder le

hasard au profit de la Providence, et elle a raison de s'en faire un titre de recommandation auprès de la conscience publique. Ordre, régularité, unité de plan et diversité de structure, combinaison, prévoyance, autant de choses incompatibles avec l'idée de hasard, autant de vérités qui, rendues sensibles par la science, donnent à la croyance en Dieu le caractère d'un lien personnel entre le souverain être et la plus intelligente de ses créatures. Telle est l'impression qui reste de la *Théorie de la Terre*, le premier ouvrage français où l'éloquence, comme on l'entendait au dix-septième siècle, c'est-à-dire l'art de persuader la vérité, a passé des lettres dans la science, et mis au service des vérités de l'ordre physique la grande langue employée jusqu'alors à l'expression des vérités de l'ordre moral.

Cette *Théorie*, qui fait de la terre un fond de mer, serait irréprochable, s'il était vrai, comme le prétend Buffon, que les coquilles et les autres débris d'animaux marins soient répandus partout, que les couches terrestres soient partout horizontales et parallèles; que les angles saillants des montagnes correspondent partout à des angles rentrants; que toute vallée ait été d'abord le lit d'un des courants de la mer. A tous ces faits l'observation a trouvé des exceptions. La terre n'est donc pas exclusivement l'ouvrage des eaux. Mais ôtez *partout*, et la théorie de Buffon reste vraie.

Les sondes puissantes dont on fouille le sein des mers, pour y poser les câbles électriques, dessinent

successivement les vallées et les plateaux que Buffon y avait vus de l'œil de l'esprit, et permettent aux géologues d'en constater l'étonnante correspondance avec les plaines montagneuses et les plateaux élevés de la terre. Elles rasent les contours de ces futurs continents que son imagination s'est représentés émergeant un jour du fond des abîmes, pour remplacer les continents actuels, nivelés peu à peu et rendus à la mer par l'effet des eaux du ciel. Elles ramènent à la surface des débris organiques où le microscope reconnaît ces sédiments formés de coquilles dont Buffon composait les couches végétales de ces terres à naître. Dans cette merveilleuse histoire de deux créations, tout ce qu'il a décrit ou deviné, la science le vérifie. Dieu seul connaît si ce qu'il a prophétisé doit s'accomplir, ou si ce n'est qu'une de ces illusions dont le génie humain expie son trop de confiance en ses lumières.

Je ne sais rien de plus imposant et de plus entraînant tout à la fois que cette histoire de la formation des montagnes au fond de la mer. Buffon conçoit le phénomène comme une supposition, mais il le raconte comme un spectacle dont il est témoin. Au commencement du récit, tout est au futur : c'est le temps qui sied à une hypothèse. Peu à peu le futur fait place au présent et au passé ; tout ce que Buffon supposait existe ; tout ce qui devra être a été. «Peu à peu, dit-il, les matières molles dont les éminences étaient d'abord composées *ont fait* ces énormes amas de rochers et de cailloux

d'où l'on tire le cristal et les pierres précieuses... Toutes *sont* posées par lits... Les plus pesantes *sont* dans les argiles et dans les pierres, et elles *sont* remplies de la matière même des pierres et des terres où elles *sont* renfermées; preuve incontestable qu'elles ont été transportées avec la matière qui les environne et qui les remplit... » Ainsi, Buffon crée ce qu'il suppose; il assiste à ce qu'il prévoit, et ses raisonnements sont comme une suite de tableaux qui se déroulent sous ses yeux, plutôt attentifs à des faits qui s'accomplissent qu'éblouis par une vision.

Je cherche ce qui dut paraître si nouveau dans le style de Buffon, pour qu'on y fît plus attention qu'à sa science. Je n'y vois que le grand style du dix-septième siècle se continuant dans le dix-huitième, le tour noble et tranquille, une phrase abondante et longue qui ne craint pas qu'on la laisse en chemin, la logique pressante sans être précipitée, l'image qui n'est que la plus parfaite justesse de l'expression et une peinture par le mot propre. J'y veux bien reconnaître aussi, avec Marmontel, l'élégance, pourvu que ce ne soit pas celle que Marmontel refuse à Boileau, et qu'il admire au même degré dans Quinault et dans Racine; et le coloris, pourvu qu'il s'agisse de l'art de mettre les objets dans le meilleur jour.

Il en est de même de la pompe dont on louait, moitié sérieusement, moitié par ironie, l'auteur de la *Théorie de la Terre*. Si la pompe consiste à n'a-